

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 181

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

14 Avril 1932

DÉTECTIVE

Les «masques blancs»



La bande tragique des «masques blancs» vient de passer là, laissant derrière elle un coffre-fort éventré et le veilleur ligoté.

(Lire, pages 12 et 13, l'enquête de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE | Les crimes politiques, par Jean Montigny, député de la Sarthe. — On ne badine pas..., par Louis Latzarus. — Le réveil de la brute, par DE CE NUMÉRO | E. Gangloff. — Marchands de cadavres, par F. Dupin. — Les kidnappeurs, par M. Larique. — L'escroc des dévotes, par Luc Dornain.

CRIMES POLITIQUES

Les passions qui créent, le plus souvent, l'acte homicide sont d'ordre instinctif : l'amour, la jalousie, l'appétit de l'argent restent les plus courantes. Mais il arrive que l'impulsion meurtrière soit causée par d'autres mobiles, plus désintéressés, l'assassin se persuadant qu'il accomplit un acte justicier et n'hésitant pas à sacrifier, par une aberration intellectuelle, sa vie, sa liberté à la réalisation de son acte, sans même obéir à un sentiment de vengeance, mais en croyant servir une grande cause, celle de la Religion, de la Liberté ou de la Patrie.

On aurait pu croire qu'avec l'extrême civilisation de notre siècle et les progrès de la tolérance, ces mœurs sanguinaires iraient en s'adoucissant. Hélas, bien des drames récents démentent cet espoir. Le crime politique, telles ces bulles empoisonnées qui viennent crever au-dessus de marais en fermentation, jaillit, dans les époques troublées, des passions portées au paroxysme. Il condense les haines, les paniques d'une période exacerbée et se multiplie quand une société est secouée par des séismes politiques ou sociaux.

D'illustres et tragiques exemples viennent aussitôt à l'esprit. Qui, des Français de plus de quarante ans, n'a gardé la hantise de cette tragique semaine de fin juillet 1914, pendant laquelle le cliquetis des armes se propageait déjà sinistrement de frontière à frontière, les vingt millions de morts de la grande guerre, encore en sursis, s'apprêtant à quitter leurs foyers.

Des journaux hâletaient les nouvelles : assassinat de Sarajevo, conciliabules de Berlin et de Vienne, ultimatum austro-hongrois à la Serbie, bruits de mobilisation russe, refus d'arbitrage du conflit par Guillaume et sa clique militaire ; suprématies tentatives des gouvernements et des partis de paix, Viviani et Poincaré attendant, anxieux, les messages de T. S. F. sur leur cuirassé qui force les étapes, les chefs socialistes d'Europe réunis en congrès pour tenter de retarder le destin ; le 31 juillet, l'Homme vers qui, de toute la France, de toute l'Europe, convergeaient, en raison de son prestige d'éloquence, mis au service d'une volonté passionnée de paix, les espoirs de ceux qui voulaient continuer d'espérer contre toute espérance, Jaurès, était abattu lâchement par Villain.

Peu intelligent, et porteur d'une lourde hérédité, Villain, ancien surveillant à Stanislas, avait cherché à vouer sa médiocrité à une grande cause. Durant un voyage en Alsace occupée, il avait eu une révélation de patriotisme mystique. Animé de cette passion, il avait songé, en 1913, à tuer Guillaume II ; il suivait naturellement avec angoisse les débats ouverts sur le retour à la loi de trois ans, s'alimentait de la presse nationaliste, qui voyait dans Jaurès, chef du parti socialiste, l'ennemi d'acier des énergies françaises, d'autant plus dangereux, d'après elle, que son éloquence était plus admirable ; certains journaux n'hésitaient pas à l'attaquer, avec une passion qui pouvait entraîner une faible cervelle jusqu'à l'assassinat. Contre toute bonne foi, toute évidence, ils le représentaient comme l'avocat, pire, comme l'agent stipendié de l'ennemi « auquel l'ambassadeur d'Allemagne tend avec des pinces le salaire de son infamie ». Villain se repaît de cette littérature et l'idée du crime se cristallise en lui, à partir de juin 1914. Le 29 juillet, venu de Reims, il rôde autour du domicile de Jaurès à Passy ; le 30, vers 10 heures du soir, devant le bureau de l'Humanité, il voit Jaurès sortir, entrer au café voisin, au coin de la rue du Croissant et de la rue Montmartre, s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. Il hésite encore. Le lendemain, il revoit Jaurès, dans le même café, attablé avec des amis ; il écarte le rideau et tire. Jaurès s'effondre, atteint au cerveau par le projectile. L'hémisphère cérébral droit avait éclaté, constate à l'autopsie le docteur Paul.

Villain donna l'explication suivante de son crime : « J'ai vu en lui un véritable danger pour la patrie, le député qui avait prêché la grève de la mobilisation ».

Avec une grande élévation de sentiments, le président Boucard salue la victime, « un des orateurs qui ont le plus illustré la tribune française, le philosophe, l'idéaliste épris de justice, l'homme de haute probité morale et de désintéressement » et fait observer à l'assassin :

« Vous, qui êtes un patriote, Villain, n'avez-vous pas pensé que, dans les heures troublées, angoissantes, de juillet 1914, en supprimant brusquement le chef influent d'un parti politique, vous pouviez provoquer les désordres les plus graves dans le pays qui avait tant besoin de calme et de lucidité, de l'union de tous ses

enfants pour faire face au danger qui le menaçait ? »

Par bonheur, la classe ouvrière, le parti socialiste, malgré leur désespoir et leur colère, firent à Jaurès, première victime de cette guerre qu'il avait tant redoutée, des funérailles imposantes, mais dignes et recueillies.

En 1924, dans un élan unanime, la France républicaine portait triomphalement la dépouille de Jaurès au Panthéon...

Pendant quatre années infernales, la France se défend, se bat, vainc. Et, en novembre 1918, c'est l'orgueilleuse et puissante Allemagne (Deutschland über Alles ! Gott mit uns) (1) qui plie les genoux. Honte ! Guillaume, le Seigneur de la Guerre, fuit lâchement en Hollande ; les marins de la flotte de la Baltique donnent le signal de la révolution à Berlin. L'Empereur abdique, les monarches allemands s'effondrent, la République est proclamée, les éléments socialistes et communistes les plus avancés sont, quelques jours, maîtres de la rue et du gouvernement. Mais la formidable armature bureaucratique, sociale, de l'Allemagne n'a été qu'ébranlée. Les premiers, les magnats, maîtres de l'industrie lourde, se ressaisissent. Ils recrutent aisément, parmi les officiers de l'ancienne

(1) Cris de guerre de l'Allemagne impériale : « L'Allemagne au-dessus de tout ! Dieu est avec nous ! »

PAR



Jean MONTIGNY

armée, aristocrates et demi-solde, des bandes de protection et d'attaque, qui vont maintenir et mater le mouvement révolutionnaire. C'est la tête qu'on visera. Et pendant quelques années, les chefs, socialistes d'abord, simplement républicains ensuite, vont être froidement exécutés. De

1919 à juin 1932, 354 d'entre eux, affirme M. Gumbel (2), vont être les victimes de mystérieux Tribunaux secrets qui, reprenant la tradition des Saintes Vehmes du moyen âge, s'arrogent le droit de condamner à mort les hommes qui les gênent.

Karl Liebknecht, député socialiste au Reichstag, à la tête du groupe Spartacus, avait été l'un des éléments les plus actifs de la Révolution de novembre 1918.

Le 15 janvier 1919, Liebknecht, et une célèbre propagandiste socialiste, Rosa Luxemburg, sont arrêtés à Berlin, sans qu'aucun mandat d'arrêt eût été décerné contre eux, et conduits à l'hôtel Eden, quartier général des chasseurs à cheval de la Garde :

Karl Liebknecht, sur l'ordre du capitaine Pabst, fut extrait de l'hôtel pour être soi-disant conduit en auto à la prison de Berlin-Moabit. La place devant l'hôtel Eden était complètement déserte. Le chasseur Runge frappa le prisonnier par deux fois sur la tête avec la crosse de son fusil. Liebknecht s'écroula et perdit connaissance. Les officiers qui étaient présents, debout ou assis, ne firent rien pour prévenir ou arrêter les coups.

On demanda alors à Liebknecht, encore tout étourdi par les coups qu'il avait reçus sur la tête, s'il lui était possible de marcher. A peine Liebknecht eut-il fait quelques pas

(2) « Les crimes politiques en Allemagne », librairie Gallimard.

qu'il fut abattu à coups de revolver parce qu'il tentait, soi-disant, de prendre la fuite.

Peu de temps après le retour du détachement, Rosa Luxemburg fut à son tour extraite de l'hôtel et sortie par la porte principale. Le soldat Runge était toujours de service près de la porte. Le capitaine Petri avait donné l'ordre de veiller à ce que Rosa Luxemburg n'arrivât pas vivante à la prison. Au moment où Rosa Luxemburg sortit de l'hôtel, le soldat Runge la frappa par deux fois sur la tête avec la crosse de son fusil. Rosa Luxemburg s'affaissa. Le lieutenant Vogel, qui commandait le détachement, ne fit rien pour prévenir l'attentat. On traîna Rosa Luxemburg dans l'auto. Au moment où la voiture démarra, un homme sauta derrière l'auto et frappa Rosa Luxemburg sur la tête avec un instrument contondant. La voiture prit la direction du Landwehrkanal. L'auto s'arrêta. Les soldats, sur l'ordre de Vogel, jetèrent le cadavre dans le canal. Aucune condamnation ne fut prononcée.

Erzberger, chef du centre catholique, avait commis le crime inexplicable, aux yeux des nationalistes, d'avoir signé l'armistice, que, cependant, Hindenburg et Ludendorff eux-mêmes avaient dû réclamer d'urgence.

Le 26 janvier 1920, au moment où Erzberger quittait le tribunal de Moabit à Berlin, où se jugeait le procès que le chef nationaliste Helfferich lui avait intenté, un étudiant et ancien cadet, Oltwig von Hirschfeld, tira deux balles sur lui, le blessant grièvement.

Erzberger, en attendant l'issue de son procès avec Helfferich, s'était retiré de la vie publique. Le 26 août 1921, au cours d'une promenade qu'il faisait dans les environs de Griesbach (Forêt-Noire), il fut soudain assailli et tué à coups de revolver par Heinrich et Tillensen.

Les deux meurtriers appartenaient à l'état-major de la brigade Ehrardt.

Les assassins passèrent en Hongrie et ne furent jamais jugés.

Rathenau a été, avec Stresemann et Brüning, l'un des rares hommes d'Etat que l'Allemagne ait pu déga- ger depuis la guerre.

Devenu ministre des Affaires étrangères, après la guerre, il signa avec la Russie le traité de Rapallo. Le premier aussi, il a tenté de poser la question des réparations sur le terrain économique. Il a inauguré la politique extérieure de l'Allemagne que même les nationalistes ont été contraints de pratiquer. Mais il fut considéré par eux comme un traître à la patrie allemande.

Ses assassins furent, parmi les auteurs des crimes politiques allemands, les seuls à connaître un sort tragique.

Après de longues recherches, Kern et Fischer furent découverts, le 18 juin, au château de Saaleck. La police et les meurtriers échangeaient de nombreux coups de feu. Kern fut tué et Fischer se tua d'une balle de revolver.

Puis ce furent les exploits des bandes hitlériennes et leurs batailles avec les républicains de la « Bannière d'Empire » et avec les communistes.

Et l'on comprend le mot de Luther et de Stresemann à Briand, sous les oliviers de Locarno : « Nous ne venons pas précisément de conclure une assurance sur la vie... » Paroles spartiates, et, hélas ! prophétiques, puisque le docteur Luther vient lui-même, à son tour, d'être en butte à un attentat raciste, heureusement avorté.

Nous voudrions que ces lignes inspirent l'horreur de ces crimes politiques, dont la sottise le dispute à l'ignominie. Car ce n'est pas en abattant les hommes qu'on tue les idées, qu'on arrête le progrès, ainsi que les forces de réaction le croient trop souvent. Parfois même, le martyr grandit la victime, dans l'opinion et dans l'histoire ; l'idéal qu'elle symbolisait n'en prend que plus d'élan, plus de force d'expansion. De quelques raisons que les assassins essaient de justifier leur acte criminel, celui-ci n'en reste pas moins atroce. Et, le plus souvent, même à l'égard de leur propre parti, leur geste est, selon un mot célèbre, plus qu'un crime : une faute.

Jean MONTIGNY.
député de la Sarthe.

Publicité
de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

PAROUT-POUR TOUS

Bonne justice

La première réforme à apporter dans l'exercice de la justice, c'est d'en accélérer le cours. Dans notre précédente chronique, nous avons dénoncé les abus de

plaideurs qui trouvent dans le jeu facile de procédures périmées le moyen de venir à bout de leurs adversaires, en les lassant par leurs dérobades successives et en leur imposant soit des transactions désastreuses, soit même l'abandon de toute revendication, parce qu'il faut de l'argent pour « tenir le coup » et que, la plupart du temps, les victimes dignes d'intérêt en sont totalement démunies...

Faire en sorte que cesse ce scandale de procès qui durent deux et trois ans, alors que la discussion en est simple, que le problème qu'ils posent n'exige pas de longs débats, il ne semble pas qu'on se soit, jusqu'à ce jour, donné vraiment la peine d'y songer.

Des articles sur la « lenteur de la justice », certes, il n'en manque pas et la collection formerait la matière d'une bibliographie importante ; mais il s'agit bien de cela ! Où sont les propositions de réformes précises en vue de changer quelque chose aux errements pas-

sés, à ce piétinement sur place, à cette attente douloureuse des victimes ?

Nous voulons apporter notre contribution à ce problème angoissant en suggérant à nouveau quelques observations, tirées d'un examen attentif de la vie judiciaire et de l'enseignement qui s'en dégage.

Qu'on n'objecte pas à nos préoccupations d'être excessives et sans fondement sérieux et qu'on ne nous dise pas que, pour les malheureux gens, a été prévue l'assistance judiciaire. L'assistance judiciaire n'est pas tout, parce que, d'abord, elle est refusée à ceux qui ne sont pas des indigents et qu'il est des situations qui n'ont pas droit à l'appellation d'indigence, tout en étant voisines de la gêne, sinon de la misère, et qu'ensuite, ce n'est pas tout que d'avoir la gratuité de la procédure... ce n'est pas tout que d'éviter des frais d'avoués, d'avocats, d'huissiers ; il faut encore, parfois, pendant que l'affaire est « inscrite au rôle » et qu'elle y dort, pendant des mois ou des années, avoir les moyens de vivre...

La tragédie de l'accident, de l'accident d'automobile surtout, si fréquent à l'heure actuelle, donne, hélas ! à notre remarque une force que la statistique quotidienne permet de contrôler.

Voilà bien le type du procès où, d'une part, le bon droit de la victime ou de ses représentants est nettement

caractérisé, où la responsabilité du « défendeur », par contre, peut être assez facilement appréciée... Laissons de côté les cas douteux ; sans exagération, il est permis de dire que, cinquante fois sur cent, la lecture des procès-verbaux, dressés à la suite d'un accident, par le commissaire de police, donne une idée précise de la culpabilité encourue...

Pourquoi, dans les espèces qui ne laissent aucun doute sur la faute commise, permettre que l'on discute à perte de vue et ne pas décider que le blessé, désormais incapable de travailler ou, s'il y a eu homicide par imprudence, sa veuve, ses enfants pourront obtenir, par une ordonnance de référé du président du tribunal, l'indemnité à laquelle ils ont droit ?...

Certes, ce serait un bouleversement dans les règles de la procédure, mais en réalité le tribunal obéit le plus souvent à un seul homme : le président ; il paraît inutile de déranger trois magistrats et de laisser en suspens un litige très simple pendant un long délai, alors qu'il serait si expéditif et si juste de procéder autrement.

En huit jours, les victimes auraient obtenu des dommages-intérêts et, si leur adversaire faisait appel, il devrait être tenu à exécuter provisoirement la sentence.

Ce serait de la justice efficace, de la bonne justice.

Ce n'est pas aux lecteurs de « *Détective* » qu'il est besoin d'apprendre dans quel esprit le grand reporter

MARIUS LARIQUE
a été « visiter » dans leur triste domaine

Les Hommes punis

Sous ce titre sobre et pathétique, Larique a rapporté de chez les forçats, de chez ceux qui sont des hommes punis, mais des hommes, des souvenirs, des portraits, des réflexions sans aucune sensiblerie certes, mais aussi sans complaisance officielle. Rien ne nous reste caché des hommes punis, ni leurs petites joies, ni leurs dures souffrances : la simple, la grande, l'âpre vérité.

Un volume inédit de la collection
SUCCÈS

Sous couverture illustrée en couleurs..... 5 frs
LIBRAIRIE GALLIMARD Exclusivité Hachette



DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION
DIRECTEUR :
GEORGES KESSEL

ABONNEMENTS
1 an 6 mois
FRANCE ET COLONIES..... 65,» 35,»
ÉTRANGER (TARIF A)..... 85,» 45,»
ÉTRANGER (TARIF B)..... 100,» 55,»

DÉTECTIVE

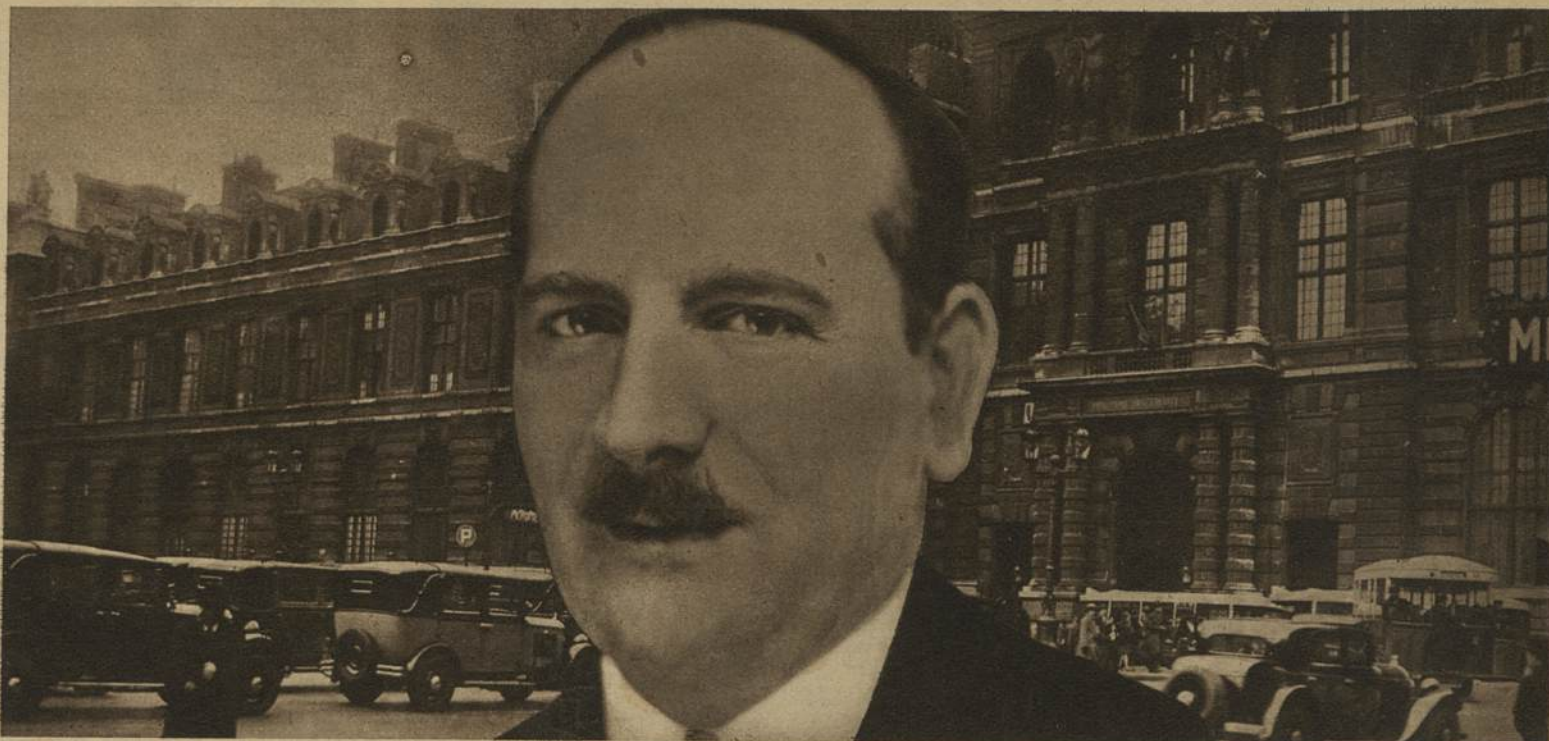
Mme Hanau n'avait fait que de se procurer un document confidentiel, ce n'eût pas valu la peine de l'arrêter. Les documents confidentiels courent les rues. Aucun ministre ne peut empêcher les papiers de s'envoler, et d'être finalement happés par ceux qui ont intérêt à les connaître. Vous me direz qu'ils pourraient les enfermer dans un tiroir, et mettre ensuite la clef dans leur poche. Mais non, ils ne peuvent pas.

« Qu'il me soit permis, a écrit Mme Hanau dans le journal saisi que tout le monde a lu, qu'il me soit permis de dire à M. P.-E. Flandin qu'il ne devrait pas laisser traîner des documents de cette nature dans ses services. »

C'est ajouter l'ironie au cynisme. Cette surprenante personne sait très bien que le ministre n'ouvre pas ses lettres lui-même, et qu'aucune feuille ne lui parvient sans avoir été timbrée, enregistrée et lue par plusieurs secrétaires. C'est déjà un miracle qu'après les mille tours qu'elle a fait dans les bureaux, il puisse en avoir connaissance. On l'a bien vu dans l'affaire Oustric. Certains papiers arrivaient tout de suite, d'autres s'égarèrent pendant un mois, d'autres ne paraissaient que sous la forme de copies, venues d'un autre ministère que celui à qui l'original était adressé. Et la commission d'enquête a perdu de longues journées à rechercher les trajets étranges des correspondances retardées ou évanouies.

En l'espèce, le préfet de police avait

On reprocha à « la présidente » d'avoir des accointances avec l'Allemagne.



Dans le journal saisi, que tout le monde a lu, Mme Hanau fait cyniquement grief à M. P.-E. Flandin de laisser traîner des documents dits « confidentiels » dans les services du ministère des Finances.

ON NE BADINE PAS...

adressé, au mois de décembre dernier, un rapport au Parquet de la Seine. Cela ne veut pas dire qu'il avait écrit lui-même une lettre confidentielle au procureur général. Cela veut dire qu'il avait chargé ses services d'établir un rapport. Sur quoi les services avaient recherché les renseignements, que des rédacteurs avaient mis en ordre, et le document avait été remis au préfet qui l'avait lu, étudié, et signé. A son tour, le procureur général en avait pris connaissance, mais non sans que les services du Parquet ne l'eussent lu avant lui. Après quoi, il l'avait, nous dit le communiqué officiel, « envoyé en communication aux ministères appelés à suivre de près la situation de notre marché et la propagande susceptible de l'affaiblir ». C'est-à-dire aux Finances, à l'Intérieur, à la Justice, au Commerce, aux Affaires étrangères.

Or, songez que, dans chacun de ces ministères, plusieurs employés ont lu le document, qu'on a dû en faire des copies pour la commodité des bureaux, et voyez comme il serait surprenant que le secret fût gardé. Rien ne dit que la fuite se soit produite au ministère des Finances. Et le soin même que prend Mme Hanau pour faire croire que les subordonnés de M. Flandin en sont responsables m'inspire un doute. De la préfecture au Parquet, du Parquet en cinq ministères, il y a un long chemin. Il se rencontre beaucoup de gens. Il se fait beaucoup de copies. Quoi de plus simple que de mettre sur le rouleau d'une machine à écrire cinq feuilles au lieu de quatre ? Et comment le ministre le plus zélé pourrait-il empêcher la divulgation d'un texte que plusieurs douzaines de personnes ont connu avant lui ?

C'est pourquoi on pourra

La directrice de « Forces » a un faible... pour ses chats.

L'établissement financier de la rue de Provence dirigé par Mme Hanau

bien faire toutes les enquêtes qu'on voudra, on ne trouvera jamais qui a communiqué à Mme Hanau un document qu'on peut bien appeler confidentiel, mais qui ne l'est pas.

En effet, un document confidentiel, c'est celui qu'une personne remet à une autre sous le sceau du secret. Si le préfet s'était rendu lui-même dans le cabinet du ministre des Finances et lui avait remis son rapport, que celui-ci aurait lu, et puis aurait enfermé dans son coffre sans en parler à quiconque, le secret aurait pu être gardé. Encore n'est-ce pas bien sûr.

Tandis qu'un papier qui circule entre les mains de deux cents individus, les uns discrets, les autres non, les uns désintéressés, les autres qui peuvent être cupides, n'est pas confidentiel. On aura beau écrire dans la marge tout ce qu'on voudra, il sera connu dans un bref délai.

J'en ai tenu quelques-uns dans mes mains, et il n'est pas de journaliste qui n'en ait pas tenu. Il vient sur nos tables beaucoup de documents qui ne nous étaient pas destinés. Quelqu'un, sur le parcours immense que suit une feuille dans le dédale des bureaux, l'a lue, l'a arrêlée et s'est dit : « Il faut que le public connaisse cette affaire-là ! » Sur quoi il s'est adressé à un journaliste que le plus souvent il ne connaît pas, mais dont il a cru pouvoir prendre bonne opinion. C'est alors au journaliste de se poser, en toute conscience, la question de savoir s'il doit publier ou non.

La règle principale qu'il doit suivre est de servir l'intérêt général. Et il est bien certain que si la publication doit favoriser un particulier au détriment de l'ensemble des citoyens, le problème est tranché. On ne publie pas.

Mais il y a des cas fort nombreux où un intérêt particulier se confond avec l'intérêt général. Alors il faut se renseigner, réfléchir, étudier, avec le désir de ne pas se laisser duper.

Dans le cas de Mme Hanau, il s'agit d'un document de police et de justice qui la concerne directement. C'est un scandale qu'elle ait pu le connaître. Celui qui le lui a communiqué ne peut être qu'un complice ou un stipendié.

Et voilà le terrible.

Dans l'époque où nous vivons, il y a vraiment trop de gens qui sont prêts à tout pour gagner de l'argent. L'un d'eux trouve dans son service une pièce qui intéressera certainement une femme qui passe pour

avoir des ressources illimitées. Il prend le papier et le lui apporte. On n'eût pas vu cela il y a trente ans. Aujourd'hui, tout banquier qui le veut peut aisément savoir tout ce qui se passe dans les administrations. Nous l'avons vu dans l'affaire Oustric. Nous le voyons maintenant dans l'affaire Hanau. On rit. On trouve que ce n'est pas grand chose, et qu'après tout c'est bien naturel. Quelque pauvre diable, n'est-ce pas, qui a voulu gagner dix mille francs... Comment eût-il pu résister à l'appât d'un gain si formidable pour lui ?

Oui, mais si on tolère de pareilles faiblesses, c'en est fait de nous. On installera la concussion et la prévarication au sommet de l'Etat, et la richesse mal acquise gouvernera finalement le pays.

Et puis, je trouve que les gens riches qui sortent de prison font vraiment trop de bruit avec leurs espadrilles.

A peine un banquier ou une banquière ont-ils quitté leur cellule qu'ils se posent en héros et en victimes admirables.

Mieux : en professeurs de vertu.

Ils vont tout dire. A leur tour, ils vont dénoncer les voleurs. Ils protégeront l'épargne qu'on leur reproche d'avoir pillée.

Et ils se lancent avec ardeur dans cette chevaleresque entreprise. On les louerait, si l'on ne s'apercevait qu'elle leur rapporte autant, ou plus, que la première, qu'ils ont un hôtel à Paris et une maison aux champs, que le nombre de leurs automobiles et de leurs domestiques n'a pas diminué, et que cinq avocats leur font cortège au petit Parquet.

Conduits devant le magistrat, ils le railent, et lui signifient clairement par leurs discours qu'il ne peut rien contre eux. Puis ils se rendent en voiture à la prison, suivis de leurs valets portant leurs riches valises. Ils ne craignent rien. Vraiment, ils ne craignent rien du tout. Du fond de leur geôle, ils envoient un huissier au préfet de police. Le préfet ? Ils s'en moquent. Le procureur ? Un pauvre homme qui prend le métro. Après quelques jours ou quelques semaines d'ennuis, ils retrouveront leur belle maison, leurs grahds dîners, et le salut de leurs larbins.

Hélas ! ils retrouveront aussi la confiance des gogos. Et c'est là-dessus qu'est fondée leur insolence.

Louis LATZARUS.



LES POUR

garçon ou chétif, car il en faut pour tous les goûts...

« Si tu pousses plus avant le manège et que tu aies la patience de poursuivre ton voyage d'études jusqu'à l'aube, tu pourras remarquer que chacun des hommes qui sont ici retrouvera dans la rue un ou plusieurs jeunes gens. Tous leur rapportent le produit de leur nuit. S'ils ne sont pas satisfaits, ils frapperont les jeunes gens, comme ils auraient frappé leurs femmes. Puis ils s'en iront se coucher tranquillement, l'esprit satisfait... »

« Tu vois autour de toi une dizaine de ces souteneurs nouveau-genre. Il en existe bien d'autres dans Paris. On peut les retrouver, la nuit venue, dans tous les bouges de la nouvelle Sodome, rue Germain-Pilon, passage de l'Elysée-Beaux-Arts et dans les bars publics, mais mal famés, du boulevard de Clichy. Ce sont eux, et eux seulement, qui pourraient te donner la clef des drames qui ont provoqué la mort du Grec Scoufi, qui ont envoyé Louis Marjorie à l'hôpital, qui ont failli coûter la vie à ce banquier de l'avenue Bosquet qu'un inverti se proposait d'assommer l'autre jour... Ils en sont, crois-le bien, les seuls responsables. Tu vas me comprendre. Malgré la crise qui sévit aussi bien dans le monde de la débauche que dans le monde des affaires, ils réclament à tout prix de l'argent à ceux qu'ils dominent. Pour leur en apporter, leurs sujets, à l'exemple des filles, pratiquent l'entolage et, parfois même, assassinent... »

J'interrompis Gustave.

« Ainsi, c'est dans ce bouge infâme que Scoufi est venu chercher le garçon qui l'a tué ? — Non ; Scoufi était un habitué et il se contentait de téléphoner à ses rabatteurs, sans dire son nom. C'est pourquoi le secret de sa dernière partie de plaisir a été si bien gardé. Remarque que son cas n'est pitoyable qu'à moitié. Le vice qui le dominait devait avoir pris une forme effroyable ; c'est ce qui explique l'odieuse mutilation — une mutilation dont nul n'a parlé et que son assassin lui infligea après le crime. Mais c'est dans ce bar que venait le jeune Kigel qui, l'autre jour, voulait tuer l'homme de qui il partageait le lit. C'est là que Kigel chercha un complice et c'est là qu'il se perdit, car sans doute s'exprima-t-il à trop haute voix — et dans la plupart des bouges de Montmartre, les murs ont souvent des oreilles... Voilà ce qui t'explique, en tout cas, que ce qui n'était à l'origine qu'un vice des classes fortunées, soit devenu un métier ; comme tous les métiers douteux, il entraîne les misérables qui le pratiquent à s'abandonner au vol et au crime, lorsqu'ils sont aux abois... »

Je payai et nous sortîmes. Nous primes la direction de Pigalle et là nous fîmes un crochet pour redescendre à la place Blanche. Je revois le marché que j'ai plus d'une fois décrit aux lecteurs de *Détective*, mais, maintenant que j'en connaissais les dessous, il prenait à mes yeux une autre forme. Quoi ! Un très grand nombre de ces jeunes gens n'étaient-ils donc que des instruments entre les mains d'hommes aussi dépourvus de scrupules que les malfaiteurs qui président à la prostitution des filles ! Ils se promenaient deux par deux, bras-dessus, bras-dessous, la chevelure au vent, et lançaient des œillades aux passants. Nous en arrêtâmes quelques-uns. Sortilège ou déterminisme de la fonction : ils ressemblaient vraiment aux femmes, à qui ils avaient emprunté le fard, la démarche, sinon les vêtements. Leur regard, leur voix même, faisaient illusion. Ils se mêlaient aux filles, sans honte, et les prostituées les désignaient sous leurs noms travestis : « Paulette, Lucette, Marinette, Georgette ! », comme si elles se fussent adressées à des sœurs. Ils parlaient de leur métier commun, sans jalousie, sans passion.

— Les affaires vont mal, disait l'homme qui se faisait désigner sous le nom de Paulette.

— Les « caves » ne les

lâchent donc plus ? lui répliquait Rita-la-Grêlée, une fille de la rue Germain-Pilon.

Au passage, Gustave me désignait des visages, y accrochant des histoires.

— Celui-ci, cet homme aux sourcils rasés, fut inquiété au moment où l'on découvrit, dans un taudis de la porte Saint-Denis, un autre garçon de son espèce, étranglé avec une cravate de soie... C'est encore là un des crimes de Sodome, mais ce garçon put prouver qu'il en était innocent, car justement, ce jour-là, il s'était rendu ailleurs...

« Cet autre, c'est Lulu, l'« homme » du fameux Bouscarel, qui a été arrêté l'autre nuit. N'as-tu pas connu Bouscarel l'Algérien ? Bouscarel, tout en étant sous la dépendance de Lulu, qui vient de passer, était en même temps le maître d'un des tristes jeunes gens, Louis, dit « Louisette », que nous aurions rencontré sur le boulevard s'il n'avait été arrêté l'autre jour... »

« Voici comment procédait Bouscarel. Il installait son jeune ami dans un des endroits que je te montrerai tout à l'heure, à « Minuit Chanson » (où, je tiens à le préciser, on fait l'impossible pour traquer les invertis), dans les bouges de Montmartre, dans certain grand bar du Sébastopol... Il le surveillait. Il attendait qu'un passant le lui enlevât.

« Tous deux avaient, dans un hôtel lépreux, un logement commun, composé (cela est important) d'une chambre et d'une antichambre, qui n'étaient séparées l'une de l'autre que par un rideau. Notez que l'antichambre était toujours privée d'électricité, donc obscure. Quand Bouscarel voyait Louis-Louisette se diriger vers l'hôtel, en compagnie d'un passant vicieux, il les précédait, montait l'escalier en grande hâte et se dissimulait dans l'antichambre, sous une table placée là, tout exprès. La règle du jeu commun aux deux compères était la suivante : Louis-Louisette priait l'homme qui devait partager son lit de se dévêtir ; il se chargeait lui-même de déposer les vêtements sur la table de l'antichambre, dans l'endroit même où était dissimulé Bouscarel. Il ne restait plus à Bouscarel qu'à fouiller les poches mises à sa portée et à faire son choix. Quand il avait fini, Louis-Louisette, sous prétexte d'aller vérifier la fermeture de la porte, l'aidait à sortir. Ils ne furent jamais l'objet d'aucune plainte car, pour se plaindre, aurait-il consenti à se déshonorer ? Et jamais sans doute n'auraient-ils été arrêtés, s'ils n'avaient été surpris en flagrant délit... Il est vrai que Bouscarel était de première force, dans la pratique de l'entolage. Apercevait-il cinq billets de cent francs dans un portefeuille, il en laissait toujours deux !... »

« Eh bien ! reprit Gustave après un moment de silence, sais-tu ce que Bouscarel faisait de l'argent qu'il volait ? Il en réservait une toute petite part pour Louis-Louisette, son voleur, et il se hâtait d'apporter à Lulu, l'homme de son cœur, la part principale qu'il s'était attribuée. Lulu, bon prince, s'appropriait tout, puis il l'encourageait à retourner au « travail » ! »

Gustave terminait son histoire, lorsqu'un passant lui donna sur l'épaule une tape amicale. Il lui répondit par un bref salut.

— Celui-là, c'est Marcel. Il procurait des enfants à un riche bonhomme que

Puisse le tragique destin du Grec Scoufi (ci-contre, à gauche) servir de leçon à ceux que tenterait cette nouvelle prostitution !

Le jeune Kigel fut arrêté comme il se préparait, avec un complice, à assassiner un financier « ami »

me fit entrer sur le marché aux hommes par le boulevard de Clichy, à proximité de ce passage du Midi, carrefour des bacchanales à bas prix et des règlements de compte.

C'était un bar, au comptoir bien achalandé, aux murs déteints. Une dizaine de marlous, encore somnolents bien que la soirée fût commencée depuis plusieurs heures, y jouaient aux cartes ou au jacquet. Il régnait une atmosphère de bien-être crapuleux dans ce bar aux lumières trop vives, trop crues. Je n'en aurais pas supporté l'écoeurement si je n'avais su que le Grec Scoufi ne s'était adressé là, quelques jours plus tôt, pour se procurer des jeunes hommes !...

— Est-ce donc possible qu'un millionnaire soit venu là chercher l'amour ? demandai-je sous le coup de la surprise.

Gustave-le-voyageur, un de ces mauvais garçons à qui je me confie parfois, parce que je les crois retirés des affaires, hausse les épaules :

— Tu te crois bien renseigné et tu ignores les transformations de Paris. Regarde autour de toi. Tu ne vois qu'un bar. C'est cependant un des magasins les plus achalandés de la Sodomie de Montmartre.

Il ajouta :

— Il n'est pas étonnant que tu ne puisses rien voir. Tu es comme qui dirait dans un office de placement !...

Nous nous installâmes au comptoir. Gustave reprit :

— Il est né depuis quelques mois, à Montmartre, de nouveaux personnages. Regarde-les. Ce sont en apparence des « mecs », comme tous les « mecs » — mais ils ne s'occupent point seulement des femmes, comme les souteneurs du passé. Le temps transforme toutes choses. Ils sont devenus marchands d'hommes. Et ils tiennent boutique ouverte, sans vergogne...

J'écoutais. Gustave poursuivit :

— Veux-tu faire une expérience ? Tu la feras seul. Prends le garçon à part, tout à l'heure, et demande-lui un « p'tit môme ». Tu surveilleras son manège. Il échangera quelques mots avec un des joueurs. L'homme sortira et bientôt reviendra prendre sa place. Un regard suffira pour prévenir le garçon. Ton « affaire » sera dehors — un « môme » à ton choix, grand, mince, joli

« Minuit Chanson » où, bien qu'on les traque, se donnent rendez-vous certains invertis.

Dans un bar, les « protecteurs » de ces jeunes gens attendent paisiblement le produit de leur ignoble trafic.

VOYEURS

On vient d'inculper d'excitation de mineurs à la débauche. Il a réussi à passer au travers... Il est vrai que son client n'aurait pas intérêt à le compromettre. C'était un étrange bonhomme que ce riche. A Montmartre on l'avait surnommé l'homme à la motocyclette. Entre tous les jeunes gens, il ne recherchait que les plus chétifs, les plus amaigris, les plus informes. Marcel, pour satisfaire à ses désirs, a dû, quand les avortons devenaient rares, passer plus d'une nuit aux Halles, pour en trouver. L'homme, quand il avait soumis les adolescents à ses caprices, les photographiait. On a retrouvé sur son album cent trente-six personnages différents. Mais à cause de lui, une dizaine de gosses, — des mineurs qu'on a reconnus sur l'album, — iront passer cinq ou six ans aux « durs », au bagne des gosses !...

Nous poursuivîmes notre chemin. Ah ! quel visage étrange Montmartre prenait à mes yeux. Evidemment le danger n'était pas dans ces ta-



ernes pour touristes où pour l'étonnement des bourgeois candides on présente une demi-douzaine de garçons maquillés, dans des robes de mascarades. Il était dans la rue. Il faisaitache d'huile. L'exemple de Scoufi et peut-être de Marjorie nous montrait que la tache était rouge parfois...

Nous fîmes station pendant un court moment Pigalle. J'y retrouvai les groupes compacts de jeunes gens que j'ai vus souvent. Quand nous passâmes au milieu d'eux, Gustave intervint de nouveau.

— Tu as vu jusqu'ici la prostitution organisée, ses lois, ses maîtres. Voici le peuple des adolescents qui cherche à se prostituer. Regarde comme les formations en sont compactes. Et chaque soir ces formations sont grossies par l'arrivée d'un nouveau groupe de chômeurs.

« Ce sont là les jeunes gens que contamine la nouvelle Sodome. Tous ne sont pas des vicieux. Ils ont appris qu'il est toujours possible, en restant la nuit à Pigalle, de vendre certains plaisirs et de gagner vingt francs... Ils cherchent un maître. Ils glissent lentement mais sûrement sur la pente de la prostitution.

« Que ne donneraient-ils pas pour être au pouvoir d'un bon recruteur, d'un de ces hommes, comme tu en as vus au bar, qui ne demandent rien mais pour quel profit — qu'à leur acheter de beaux vêtements et à les mettre sur la route des amis faciles. Et cela par tous les moyens, même grâce aux petites annonces qui ont la réputation d'être d'un rendement sûr.

« Hélas ! Les affaires toutes faites, les rencontres merveilleuses, les profits des petites annonces (et qui favorisent souvent des chantages ou moins productifs) tout cela appartient aux professionnels. La plèbe de Pigalle fait donc fort pour trouver, vers ce chemin, sa voie...

« Mais il est un autre marché aux hommes que je veux te montrer. Il est beaucoup plus secret. Il n'est pas moins redoutable. Cela aussi

s'organise et prend un développement de plus en plus inquiétant. »

Nous quittâmes le boulevard et nous gravîmes des ruelles obscures. A proximité de la rue Chappe, Gustave m'indiqua un hôtel.

— Les hommes n'ont-ils pas maintenant leurs maisons publiques ?

Mon scepticisme fut trahi par un trop rapide mouvement de mes sourcils. Gustave éclata de rire. Il murmura simplement :

— Tu vas voir.

Un domestique nous reçut sur la porte.

— C'est pour une chambre ?

— Non, pour deux chambres. Nous sommes deux habitués de la maison.

— On paie d'avance, murmura l'homme.

Nous donnâmes quarante francs et le domestique nous laissa passer. A l'entresol nous fîmes reçus par une accorte commère.

— Vous êtes ensemble ?

— Non, nous voudrions chacun un ami.

Elle nous combla d'un sourire commercial et nous ouvrit un salon étroit où plusieurs jeunes gens bavardaient sur le mode aigu en fumant des cigarettes. Il y en avait un que l'on avait travesti en marin — à moins qu'il n'appartint à la marine — et un autre qui portait l'uniforme des chasseurs d'hôtel. Ces jeunes gens aux visages fripés nous regardaient cyniquement, sans honte, semblait-il. J'entraînai Gustave, qui réclamait des précisions sur les prix...

— Nous reviendrons tout à l'heure !

Puis je murmurai à l'oreille de mon compagnon de vagabondage :

— Ce genre de plaisanterie m'écœure !...

Le reste de la nuit se passa à visiter les endroits et les bars — bars publics je le répète — où, sans vergogne, la nouvelle Sodome tient ses assises. Il y a par exemple des cabaretiéristes qui favorisent dans leur établissement la présence des jeunes gens qui sont originaires de l'Est. Il y a des gérants de tavernes — et de grandes tavernes — qui font attendre les « gironis » dont ils favorisent le métier équivoque sous les voûtes du métro tout proche. Nous vîmes des isolés rôder autour des édicules, des kiosques publics, et patienter sous les portes cochères...

Et je pensais tristement que j'ai vu, dans les maisons de correction, deux cents petits invertis, dont la vie était à tout jamais gâchée, tandis que j'avais pu voir, à la place même où ils avaient été arrêtés, ceux qui les avaient pervertis et qui revenaient choisir, sur le marché aux hommes, d'autres jeunes gens !...

J'ai retrouvé Gustave le lendemain et il m'a fait assister à deux nouvelles expériences.

Il m'a tout d'abord conseillé de visiter, dans le quartier de l'Opéra, un établissement de bains où il m'affirmait que se tenait une des cours de débauche de Sodome.

Nous sommes entrés. Nous avons demandé chacun une baignoire. Comme on nous désignait nos cabines, Gustave, en mettant un billet dans la main du garçon, a ajouté :

— Nous voudrions quelqu'un dans la baignoire...

La scène que nous avions vécue à proximité de la rue Chappe s'est répétée. Je ne la redirai pas, par décence. Il y avait là, comme dans l'hôtel, des jeunes gens qui attendaient qu'on vint les choisir. Ils étaient à ce point domestiqués qu'on ne savait plus à quelle espèce d'hommes ou de femmes on avait affaire. Nous les plantâmes là, abandonnant cabines, pourboire et le garçon déçu qui se demandait si nous n'étions pas venus pour le prendre en faute...

— Je pourrais t'emmener aussi dans certains bains de vapeur, où le scandale est public, murmura Gustave. Ah ! les mœurs commerciales de l'époque sont jolies. Car, n'est-ce pas, ce sont les bonnes débauches qui font les bonnes affaires... Mais je préfère te faire connaître les dernières succursales du marché aux hommes...

Ainsi devisant, nous arrivâmes aux environs de la Place Clichy, dans un hôtel particulier, de la meilleure apparence.

— C'est une agence matrimoniale, tout ce qu'il y a d'honnête, ricana Gustave. Tu vas d'ailleurs t'en rendre compte.

Mme Olga qui présidait aux destinées de l'agence arriva bientôt, en effet, et nous accueillit avec complaisance. Elle connaissait Gustave ; aussi les propos qu'ils échangèrent étaient-ils empreints de la plus grande cordialité.

— Est-ce donc pour faire une partie fine ? dit-elle. Combien êtes-vous ?

— C'est, en effet, pour une partie fine, acquiesça Gustave.

Puis, à mi-voix, il exposa l'intention dans laquelle nous étions venus.

Combien de jeunes gens sans travail risquent journellement d'être attirés dans les pièges du marché aux hommes !

Mme Olga ne s'étonna point... Elle essaya de connaître nos penchants. Gustave exigea qu'elle nous indiquât ses prix. Elle répondit dans un sourire :

— Ce sera cent cinquante francs par personne, pour les jeunes gens que je vous procurerai et pour vous, dîner compris !...

Notre étonnement fut immense. Le mal était-il donc à ce point entré dans les mœurs et n'était-il pas possible de s'opposer à ce qu'il devint public ?

Nous avons quitté l'hôtel de Mme Olga, sans aucune intention d'y jamais revenir. Dans la rue, Gustave m'assourdissait de propos canailles.

— Tu n'aurais jamais cru que Paris soit à ce point sali. Faudrait encore savoir les horreurs qui se font sur le marché aux hommes...

Je ne l'écoutais pas... Le même nom tournait dans mon esprit : « Scoufi... Scoufi... » Je pensais aux gens confus que tous les journalistes ont pu voir, comme moi, certaines nuits, au retour d'une rafle, dans les couloirs du quai des Orfèvres. Ce n'étaient presque jamais gens ordinaires : l'importance de leur nom nous remplissait parfois d'étonnement. Je revoyais leur départ triste, au petit matin, leurs yeux battus, leur démarche hésitante. Scoufi ! Scoufi !... Il en était mort ! Quel sort les hasards tragiques du marché aux hommes réservaient-ils à ces malades ?

Henri DANJOU.

L'Algérien Bouscarel rabattait des « clients » autour d'une vespasienne et les emmenait dans un hôtel proche.



Faits Divers

Le réveil de la brute

Metz (de notre corresp. part.)

L'ANIMATION la plus joyeuse régnait, ce soir du dimanche, 3 avril, au Café de Paris. Un phonographe à pavillon bleu nasillait des rengaines populaires. De nombreux clients — tirailleurs algériens pour la plupart — s'étaient groupés autour des tables, buvant des demis de bière en jouant aux cartes.

Le Café de Paris était situé en face de la caserne du 23^e Tirailleurs et recevait la clientèle des soldats en garnison. Ahmed ben Aïssa, le patron du débit, était lui-même un ancien militaire du 23^e Tirailleurs. Son temps fini, il avait géré, à Metz, le Café d'Orient, 86, rue du Poutiffon, puis, lorsque le 23^e Régiment des Tirailleurs Algériens avait quitté Metz pour Morhange, il était venu s'installer dans ce petit village où il avait retrouvé son ancienne clientèle de Metz.

Ahmed ben Aïssa vivait en concubinage avec Mme Vve Schreuter. Celle-ci avait amené avec elle à Morhange ses deux filles : Catherine, 20 ans, mère d'un bébé de 13 mois, et Anna, jolie fille de 17 ans, que cour-



Anna tenta de s'accrocher au comptoir, mais elle battit l'air de ses bras et tomba à la renverse.



Blessée au bras, la veuve Schreuter pleure ses filles



Catherine cria "Maman", et son corps roula à terre.

tisaient tous les gars du pays. — La recette sera bonne, ce soir, dit Mme Schreuter à Ahmed.

La porte s'ouvrit et un couple pénétra dans le débit : — Salam, Messaoud. — Salam, Mohammed.

Messaoud ben Yazid était sergent-chef au 23^e Tirailleurs. Peu sympathique de visage et d'allure, d'esprit borné, il n'était guère aimé de ses hommes. On comprenait difficilement l'affection qui avait poussé Eugénie Herbivo à le prendre pour amant.

— Il faut que je m'explique avec Messaoud, dit alors Anna à sa mère. Il va partout, montrant une photographie de moi et se vantant d'avoir eu mes faveurs. Cela ne peut pas durer.

— Méfie-toi, objecta Mme veuve Schreuter. Tu sais comme il est violent.

Quelques instants plus tard, un bruit de voix avertit la mère, occupée dans l'arrière-salle du café, qu'une dispute s'était déclenchée entre sa fille et l'Algérien. Elle se précipita dans la salle. Le sergent-major, les yeux exorbités, le visage congestionné, clamait dans un jargon mêlé de français et de sabir, d'ignobles injures. Eugénie Herbivo essayait, en vain, de l'apaiser.

Enfin, elle réussit à entraîner l'homme au dehors. Le café retrouva, peu après le départ de l'Algérien, son calme et sa gaieté première.

— Bonsoir, Messaoud ! — Adieu, Génie !



Le "Café de Paris", rendez-vous des tirailleurs.



Le sergent ben Yazid était un être d'esprit borné.

précipita au secours de sa fille. Une partie des clients se jetèrent sur Messaoud dont l'attitude devenait menaçante. D'un coup d'épaule, le forcené se dégagea et, renversant deux tables, il vint s'appuyer contre le mur.

Un coup de feu claqua. Affolés, de nombreux consommateurs, se bousculant, renversant tout sur leur passage, se ruèrent vers la porte et s'enfuirent dans la nuit. On entendit un cri de douleur.

— Maman, maman !

Catherine se précipite en criant vers sa mère. Trois détonations. Le cri s'étouffe dans un étrange gargouillement. Le corps de Catherine roule à terre. Une quatrième balle atteint Anna en pleine poitrine. La jeune fille s'accroche au comptoir et s'efforce de gagner la porte de la cuisine. Mais elle ne peut avancer. Elle souffle avec force, puis soudain bat l'air de ses bras et tombe à la renverse.

— La dernière balle sera pour toi, hurle le meurtrier.

Et son arme vise alors Ahmed ben Aïssa. D'un bond de côté, le cafetier évite la balle meurtrière. Brandissant une chaise, il marche sur l'Algérien maintenant désarmé, celui-ci essaie de fuir. En vain, Ahmed s'avance implacable et frappe le meurtrier à la tête.

Lorsque les gendarmes pénétrèrent dans le Café de Paris, ils trouvèrent Ahmed, couché sur son adversaire, s'efforçant de l'immobiliser. Assise dans un coin de la salle, Mme Schreuter, tenant son bras blessé, pleurait devant les deux cadavres de ses enfants.

E. GANGLOFF.



Des Sénégalais chargent, dans un fourgon militaire, les cadavres des deux victimes.

UNE REMARQUABLE ÉDITION ILLUSTRÉE
EN DIX FORTS VOLUMES IN-4° RELIÉS
le meilleur marché

LES
ŒUVRES COMPLÈTES

ILLUSTRÉES DE
Victor Hugo



DIX forts volumes in-4°, format 19 x 28 cm., dans une bonne reliure de bibliothèque, entièrement parus, livrables sans délai et FRANCO.

6.918 pages 602 gravures
de texte 602 sur bois

Illustrations de Jean-Paul LAURENS, PUVIS DE CHAVANNES, MEISSONIER, ROCHEGROSSE, Daniel VIERGE, A. DE NEUVILLE, Benjamin CONSTANT, E. BAYARD, WILLETTE, Léopold FLAMENG, H. DAUMIER et de Victor HUGO lui-même.

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

Prix de l'ouvrage complet, 10 forts volumes reliés : 450 fr., payables 30 fr. par mois. 1^{er} versement un mois après réception de la commande. Au comptant, escompte déduit : 410 fr. Franco en France et Afrique du Nord.

Un Trésor pour la Famille

Rien à payer d'avance

Écrivez-nous
aujourd'hui.



BULLETIN à copier ou signer et à envoyer à
DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame
PARIS-6^e.

Veuillez m'adresser les Œuvres complètes illustrées de Victor Hugo, en 10 volumes in-4° reliés, au prix de 450 fr., que je paierai par versements mensuels de 30 fr., ou au comptant : 410 fr., ci-joints ou contre remboursement.

Nom et Prénom
Profession
Domicile

SIGNATURE :

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ
35, rue Madame, PARIS-6^e.

LE LIVRE LE PLUS GAI

Le brave soldat
Chvéïk



ÉDITIONS DE LA N. R. F.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

5.000 PHONOS GRATIS
à distribuer aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleures, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle ? Adressez directement votre réponse à Phonos ANGELUS, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse.

UN ESSAI CONCLUANT

Monsieur M. Levaltier de Joinville-le-Pont a essayé la recette suivante qui peut être préparée facilement chez soi par n'importe qui et a été émerveillé du résultat obtenu. Ses cheveux qui étaient complètement blancs depuis plusieurs années ont retrouvé, grâce à elle, leur teinte châtain foncé. Dans un flacon de 250 gr., verser 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de L'Exol et remuez avec de l'eau. Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumeries et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquez le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris 18 bis.

Avez-vous lu
VOL de NUIT ?

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 CE), Londres W. 1.

MARCHANDS DE CADAVRES



Après avoir été blanchi à l'acide chlorhydrique, le péroné fut redressé dans un étai.



Au petit café de la rue du Fer-à-Moulin, des charretiers consommaient sans se douter de rien.

Dans cette sorte de cabinet du docteur Miracle des têtes de mort grimaçaient en des vitrines.



III. (1)

DEJA, Jean, avec précaution, déplaçait son im-

monde paquet, étalant sur le marbre de la table un grand morceau de peau légèrement jaunâtre, sur lequel se voyaient des dessins bleuâtres et roses.

M. Octave, comme dégoûté, consentit cependant à examiner l'objet, et, l'ayant lissé avec la main, il put distinguer l'admirable dessin de l'amour avec les colombes. Mais ce dessin si net sur le cadavre ne présentait plus que des sortes de linéaments à peine distincts. Certaines lignes manquaient de continuité. Mais Jean, pas plus que M. Octave, n'ignorait qu'il est des acides pour renforcer les couleurs d'un tatouage et les faire réapparaître. En fait, l'un et l'autre savaient que l'objet en question était de première qualité. Aussi l'acheteur crut-il bon, avant d'entamer tout débat sur la question argent, de commander un second vermouth à l'eau, sans eau. Enfin, comme prenant une décision énergique :

— Combien en voulez-vous ? demanda M. Octave au garçon de salle.

— Mille francs du tout, répondit Jean sans sourciller.

— Vous êtes fou ! Cinq cents francs, c'est bien payé !

— Mille francs !

— Cinq cents !

— La dernière fois, vous avez accepté plus.

Telles furent les premières interjections d'une discussion interminable et véhémente, cependant poursuivie à voix basse, après laquelle les deux compères tombèrent d'accord sur le prix de huit cent cinquante francs, lesquels M. Octave paya rubis sur l'ongle.

Après quoi, ayant échangé une solide poignée de mains avec son fournisseur, il enveloppa soigneusement le squelette et la peau, régla les consommations et s'en fut d'un pas qui trahissait, malgré lui, la joie de l'excellente affaire qu'il venait de conclure. Qui aurait deviné l'étrange marché qui venait de se conclure dans la Bourse du cadavre de la rue du Fer-à-Moulin ? Tandis que M. Octave s'éloignait, son paquet d'ossements sous le bras, des charretiers plaisantaient au comptoir, en sirotant un petit noir. Nul ne se doutait que, dans l'arrière-salle de ce bistrot débonnaire, le squelette de Jenny, la femme de chambre des Dupont-Lévy, venait d'être vendu huit cent cinquante francs à cet étrange négociant en pardessus mastic qui, d'un pas allégre, avait tout à l'heure franchi la porte du café.

Comme beaucoup de marchands de squelettes, Octave était en relations constantes avec l'Administration, à laquelle il passait de fréquentes commandes, mais il ne dédaignait pas cependant les moyens d'acquérir à moindres frais sa matière première.

Le plus souvent, un mot de Jean, ou de quelque autre garçon d'amphithéâtre qu'il connaissait depuis longtemps, l'avertissait d'une occasion.

Parfois il était appelé par des médecins qui avaient obtenu des cadavres de l'Administration sous le couvert de faire des recherches scientifiques et qui ne dédaignaient pas de tirer un profit certain de leurs déchets. Néanmoins, afin de couvrir ces sources impures, le négociant était obligé de s'adresser souvent à l'Administration.

Lesté de son nouvel achat, il rentra à son atelier ; sur la porte d'entrée une carte annonçait :

OCTAVE, OSTÉOLOGUE

Les quatre pièces qui composaient l'appartement étaient un véritable ossuaire. Les tables avec leurs amas de fémurs et de tibias, les vitrines où des têtes sans nez grimaçaient, les squelettes tout montés, pendant du plafond, donnaient à l'ensemble une impression de cauchemar.

Il semblait que l'on fût entré dans le cabinet du docteur Miracle, réalisé par quelque cinéaste prodigue qui aurait cherché à atteindre à la vraisemblance par une accumulation excessive de détails horribles.

Ici, des centaines de dents emplissaient des moitiés de crâne ; là, des fémurs droits attendaient que l'un d'eux fût choisi pour compléter le squelette uni-jambiste qui les

dominait. Ailleurs, une montagne de têtes, renversées les unes sur les autres comme un monceau de noix de coco, bouchaient presque le jour des fenêtres.

Dans des boîtes de fer-blanc allongées les unes contre les autres ainsi que de petits cercueils, des os tout préparés, strictement classés, attendaient leur attribution. Au mur, accrochés à des clous, pendaient des colliers de vertèbres. Hallucinant bric-à-brac que celui qui réunissait ainsi les tristes restes des cadavres abandonnés sur les lugubres refroidissoirs des hôpitaux, et livrés par la suite au scalpel des étudiants. Dernier réceptacle de la misère du trottoir.

Indifférent, M. Octave circulait au milieu de toutes ces tristesses. Il déballa avec précaution son paquet, rangea précieusement la peau tatouée dans une commode et empila dans un coin le squelette de Jenny.

■ ■ ■

Quelques jours après, ayant terminé des commandes urgentes, il reprit son dernier achat. Il venait précisément de recevoir commande, d'un professeur d'anatomie espagnol, d'un squelette de femme grande et forte. Celui de Jenny ferait parfaitement l'affaire. Il s'agissait donc d'en effectuer le montage au plus tôt.

L'ostéologue repassa un peu d'acide chlorhydrique, largement étendu d'eau, sur les os, de façon à dissoudre les derniers corps gras qui pourraient encore s'y trouver et risqueraient de suinter avec le temps. Il recouvrit les endroits dont les molécules osseuses étaient désagrégées par un enduit de plâtre jaune, qui, en durcissant, présenterait le même aspect que l'ensemble. Le péroné tordu fut redressé au moyen d'un étai. Puis les os furent perforés pour livrer passage aux fils de métal qui devaient servir à les assembler.

Bientôt, tout fut prêt et le squelette entier fut remonté. Comblant les vœux de M. Octave, le médecin espagnol s'intéressa vivement au sujet. Dès le premier regard, Octave comprit que l'affaire était faite. Cependant, par habitude professionnelle, il ne put s'empêcher de vanter sa marchandise :

— Je ne vous donne pas là, dit-il, un squelette bon marché comme on peut en confectionner à la douzaine, fait de bric et de broc, avec la jambe de Paul, la tête d'Anatole, les bras de Sylvie et le bassin d'Auguste ; non, non, les deux cent six os de cette pièce appartiennent au même corps. Je vous donne une fille bien bâtie, je vous en réponds. Admirez la proportion des membres. Regardez cette dent en or !

Le professeur flaira, un par un, les membres du squelette. Il les caressait d'une main connaisseuse. Comme il était loin, le drame d'amour qui avait entraîné la mort de cette fille de dix-huit ans ! La petite chambre du sixième chez les Dupont-Lévy. Les terribles heures de lutte silencieuse, de douleur contenue, tandis que par l'inguerissable plaie la vie s'écoulait déjà à gros flots de sang. Maintenant, Jenny n'était plus qu'un squelette qu'il fallait vendre au meilleur prix.

Finalement l'affaire se conclut à trois mille francs. C'était une excellente affaire, bien que le prix des squelettes, dont le minimum est aux environs de quinze cents francs, puisse atteindre parfois quatre mille francs.

Restait le fameux tatouage. Dès qu'il en eut le temps, M. Octave s'en occupa, pourrait-on dire, amoureuxment.

C'est qu'il connaissait des procédés personnels de tannage qu'il n'eût, pour rien au monde, consenti à révéler. Après leur application, le dessin réapparut avec une parfaite netteté. Cependant, en suivant le contour et tout en lui ménageant une marge assez large, l'ostéologue découpa la peau. Les lambeaux qui tombèrent furent mis soigneusement de côté et rangés. Ici encore Octave savait à qui s'adresser pour le placement. Le tatouage, présenté à un Anglais, fut immédiatement acheté pour la somme de quinze cents francs et donné au British Museum, dont il enrichit la déjà fort belle collection.

■ ■ ■

Quant aux restes de peau, ils ne demeurèrent pas longtemps chez M. Octave. C'était environ la date de la visite mensuelle que lui rendait un vieil amateur, qui lui achetait indistinctement tout ce qu'il pouvait trouver de peau humaine.

Ainsi finit la poitrine d'Augustine, moitié dans une vitrine de musée et moitié comme reliure « plein cuir » des Diaboliques de Barbey d'Aurevilly.

F. DUPIN.

FIN



Les os furent perforés pour livrer passage aux fils de métal qui devaient servir à les assembler et, quand tout fut prêt, le squelette entier fut remonté. Maintenant, Jenny, la petite bonne des Dupont-Lévy, n'était plus, pour l'ostéologue, qu'un squelette parfait, suspendu au plafond comme les autres, et qu'il fallait vendre au meilleur prix.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 179.

Miss Mac Leary, familière de la villa de Hopewell, fut victime d'une tentative d'empoisonnement.

Mrs. Alice Roosevelt, fille de l'ancien Président des U.S.A., reçut l'habituelle formule de menaces.

Des gangsters firent savoir à Sir Willmot Lewis qu'il lui « arriverait malheur » s'il ne payait pas une rançon.

La femme de l'aviateur Harold Gatty fut également en butte aux entreprises des kidnappeurs.

La star de cinéma Bébé Daniels, son mari l'acteur Ben Lyon, redoutèrent pour leur enfant des alertes semblables.

Jack Rosenberg, qui fut ravi à son père, en 1907, par la bande de l'Italien Soriano.



L'ARMÉE du crime n'a pas beaucoup d'imagination. Heureusement ! Quand on mesure les dégâts que peuvent faire, dans l'équilibre et la sécurité sociales, des gens presque toujours à moitié fous, isolés, maladroits, on peut redouter qu'un jour un homme mette une véritable intelligence, un véritable courage, une véritable énergie au service du mal. Les princes des hors-la-loi ne sont jamais de force. Un Serge de Lenz n'est qu'un primaire vaniteux, Al Capone une brute mégalomane. Il n'y a jamais eu dans les annales policières, heureusement, d'Arsène Lupin ni de Fantomas.

Ceci, pour vous amener à la grande légende des raptus suivis de rançon, aux Etats-Unis. S'il faut en croire les bilans comparés des gangsters et de la police, c'est une industrie florissante et à peu près promise à l'impunité. Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est ceci : au pays du crime rationnel et scientifique, où les organisations de bandits font partie de l'Etat et gouvernent certaines régions au-dessus de l'autorité légale, les gangsters n'avaient pas pensé à ça. Le kidnapping est né par hasard, il y a vingt-cinq ans, vous allez voir comment.

C'était en 1907, un soir d'hiver, juste avant la Noël. Parmi les cent tripots clandestins de Chicago, celui qui nous occupe était installé dans un sous-sol immense, luxueusement tapissé et meublé à la turque, selon une de ces fantaisies chères au mau-

vert un nouveau truc pour escamoter les cartes mauvaises et en ressortir de bonnes ? Toujours est-il que le matelas de billets fondait devant Soriano et que le sien gonflait. En même temps, ses gardes du corps se seraient près de lui et mettaient leurs mains dans leur poche de veston. Plus le « patron » gagnait d'argent et plus il était en danger.

A la fin, Soriano n'eut plus d'argent devant lui. En grinçant un peu des dents, il se leva et s'en alla. Dans la rue, il s'arrêta, hésita. Ses hommes attendaient ses ordres. Alors apparut à la porte la troupe de Rosenberg, lui au milieu, les colosses le précédant, le flanquant, le suivant, le visage tendu. Soriano comprit que son attaque n'aboutirait qu'à un massacre inutile. Il s'en alla...

Mais, à ce moment, un de ses lieutenants, un des plus obscurs, s'approcha de lui et lui parla longuement. L'Italien sourit. Un petit bandit, un subalterne, venait, pour se faire valoir auprès de son patron, d'inventer le kidnapping.

■ ■ ■

Le lendemain, près de la maison du roi du baccara, le baby Rosenberg, qui avait cinq ans, jouait sur une pelouse. A quelques mètres de lui, sa nurse était plongée dans la lecture d'un passionnant roman anglais. Une auto s'avancant lentement le long de l'allée, s'arrêta. Pendant que l'homme qui conduisait restait au volant, deux autres descendirent. L'un resta près de la portière ouverte. L'autre alla vers l'enfant, se pencha, lui sourit. Le petit rendit le sourire. Alors, l'inconnu le saisit brusquement à bras le corps, l'enleva dans ses bras et en deux enjambées fut à l'auto. La portière se referma, la voiture démarra. L'enfant terrorisé n'avait pas poussé un cri. La nurse n'avait même pas levé la tête.

Rosenberg comprit tout de suite d'où venait l'attaque et, sans hésiter, envoya un émissaire à Soriano. La rançon ne fut pas très élevée. C'est à peine si le juif dut verser un peu plus que ce qu'il avait gagné la veille, à cause « des frais d'enlèvement ». Deux mois après, Soriano était assassiné à coups de revolver, devant sa maison. Il y a des plaisanteries qui coûtent cher.

Mais l'idée n'était pas perdue. D'autres enfants furent enlevés. Au début, c'était dans le monde des gangsters que se recrutaient les victimes, et les ravisseurs mêlaient ainsi une opération commerciale et de vieilles rancunes. Mais la défense suivit l'offensive. Les maîtres du « milieu » qui avaient des enfants plaçaient près d'eux des gardes. Le jour où deux kidnappeurs, s'approchant de la petite fille d'un riche bootlegger, virent la nurse apparemment occupée à broder un mouchoir se lever, rejeter sa perruque, montrer ainsi un visage de boxeur, sortir deux énormes brownings des poches de sa blouse et ouvrir le feu sur eux, le rapt entre gangsters cessa brusquement.

Un congrès qui réunit les chefs des grandes bandes scella l'accord. A quoi bon s'entre-voler puisque, de l'autre côté de la barricade, il y a des millionnaires qui ont des enfants « ravissants » et, pour les garder, de véritables nurses timides.

Des groupes s'organisèrent et l'industrie du rapt commença. Nous parlons toujours de Chicago. Pendant longtemps, en effet, seuls les riches marchands de la ville aux abattoirs furent rançonnés. La chose ne s'étendit que plus tard aux autres grandes villes des Etats-Unis.

En quelques semaines il y eut ainsi plusieurs disparitions d'enfants et une sorte de panique s'empara de la ville. On ne s'aperçut pas tout de suite que la police était pratiquement impuissante à protéger les riches familles et il y eut au début quelques aventures sanglantes.

Un gros marchand de boîtes de conserves se vit ainsi, un soir, enlever son fils qui avait six ans. Il entra dans une folle colère et jura de ne pas se laisser rançonner. Il alerta la police, mit lui-même en campagne plusieurs agences privées et promit de grosses primes à qui ferait découvrir les bandits. Les semaines passèrent et on ne trouva rien. A la fin, naturellement, le marchand de conserves céda, s'humilia pour sauver son enfant. Il fit passer dans les journaux une annonce par laquelle il prévenait les ravisseurs qu'il était disposé à discuter avec eux.

Le lendemain, il reçut un coup de téléphone qui lui enjoignait de se rendre à tel endroit d'un grand parc public en apportant vingt-cinq mille dollars. Il y alla et trouva effectivement un homme qui prit l'argent, le compta et dit au père anxieux :



vais goût de ces Américains enrichis par erreur.

La partie se traîne. Ceux qui jouent ne sont que des figurants. Les maîtres de la soirée, on les attend. Ce sont Soriano, l'Italien, et le juif Rosenberg, deux chefs de bande, les rois du baccara, les prestidigitateurs prodigieux du « neuf de campagne ». Ils doivent s'affronter de chaque côté du tapis vert et, si l'affaire avait été rendue publique, la rue et le vestibule du « club » seraient pleins de policiers en civil et de journalistes.

Il y a un remous à la porte. C'est Soriano qui arrive, petit, maigre, brun, frisé, entouré d'une demi-douzaine de gaillards invraisemblablement carrés d'épaules et lourds de mains. On lui fait une place. Un quart d'heure après, entre Rosenberg, roux, avec un mufle de bête. Il avait autant d'« amis » que Soriano et s'assit en face de lui. La partie commença vraiment. Les deux vieux adversaires étaient pour ainsi dire seuls à jouer, courbés sur la table et les cartes, entourés par leur escorte debout et massée autour d'eux comme un paravent. Dans ces tripots du « milieu » américain, les chèques ne sont pas acceptés. On ne joue que des banknotes. Chacun des deux avait plusieurs milliers de dollars sur lui.

Rosenberg se mit à gagner. Etait-il vraiment en chance ce soir-là, ou aurait-il décou-

KIDNAPPERS

— Vous pouvez aller chercher votre fils qui vous attend là-bas, au pied de cet arbre.

L'autre courut. A dix mètres il aperçut, en effet, son enfant, adossé au tronc, souriant. Il se précipita, le prit dans ses bras. Alors l'enfant s'effondra, comme une poupée cassée. Les bandits, trouvant que les négociations tardaient trop, l'avaient tué. Puis, pour donner au père récalcitrant une terrible leçon, ils avaient maquillé, fardé le petit cadavre, et avaient imaginé cette macabre mise en scène.

Désormais, ceux à qui l'aventure arriva se le tinrent pour dit et ne cherchèrent plus qu'une chose : entrer en rapports au plus vite avec les ravisseurs et leur payer la rançon demandée. Et les affaires des kidnappeurs allèrent allègrement. Pendant les deux dernières années, la statistique officielle accuse 282 enlèvements. Mais il faut bien penser que ce chiffre ne représente qu'un faible reflet de la réalité. Dans la majorité des cas, les parents et les amis des victimes se gardent bien de prévenir les autorités et s'entendent avec les bandits, sans bruit. D'ailleurs, il vint un temps où les

cago fut enlevé deux fois et paya deux fois la rançon, sans sourciller.

Par contre, les personnes romanesques se sont beaucoup attendries, il n'y a pas très longtemps, sur le cas d'un bandit qui fut perdu par le cœur.

Sa bande avait enlevé le docteur Max Getcht et sa femme. Au bout de quelques jours, la rançon fut payée et le ménage délivré. Mais la doctoresse était jeune et belle et elle avait eu comme gardien, pendant son séjour chez les gangsters, un débutant, jeune

et les ravisseurs ont-ils l'intention de rendre l'enfant contre une rançon ? N'est-on pas plutôt en présence d'une vengeance ? La famille du célèbre aviateur n'a-t-elle pas des ennemis implacables décidés à nuire à tous ceux qui approchent le grand Charles ?

Il y a dix jours, on a découvert, dans sa maison de Greenwich Village, en Californie, une femme sculpteur, Bonnie Mac Leary, agonisante. Elle avait reçu dans la journée, d'un inconnu, une boîte de bonbons et ces bonbons étaient empoisonnés. Miss Mac Leary ne se connaissait pas d'ennemis. Mais elle était une familière de la villa d'Hopewell et elle avait fait un buste du petit Lindbergh.

De toute façon, cela tourne à la comédie. Il y a plus d'un mois et demi que l'enfant a été enlevé et, parmi les innombrables fausses nouvelles qui sont lancées chaque jour, l'enquête n'a pas avancé d'un pas depuis le premier jour. Cela constitue même un fait unique dans les annales du kidnapping. Jamais, dans les cas où, après un enlèvement, les négociations entre les parents de la victime et les ravisseurs ont été le plus compliquées, jamais elles n'ont duré aussi longtemps. D'ailleurs, dans l'hypothèse, à laquelle il faut bien logiquement s'arrêter, d'un rapt banal, l'explication de ce silence est assez facile à déceler.

Les ravisseurs ont été dépassés par leur acte. Une heure après l'enlèvement, ils ont dû se rendre compte qu'ils étaient allés trop loin. C'est qu'on n'imaginait pas encore très bien, en Europe, le mouvement colossal d'indignation qu'a soulevé instantanément aux Etats-Unis ce crime de lèse-idole qu'a été l'attentat contre la famille du grand aviateur. On a donné des chiffres. La poursuite des bandits a déjà coûté des millions à l'Etat. Et les grands journaux dépensent, depuis un mois et demi, des milliers de dollars chaque jour. On envoie des reporters, des policiers même sur la moindre piste, la plus fragile indication. Toute une littérature sentimentale se nourrit de l'affaire. Une photographie qui représente le berceau vide de l'enfant a été tirée et vendue à des centaines de milliers d'exemplaires. Les recherches elles-mêmes ont rapidement pris l'apparence de grandes manœuvres. Dans les camps d'aviation on a délaissé le bridge pour l'étude minutieuse des cartes et chaque jour des escadrilles explorent minutieusement la campagne, à la recherche problématique d'une maison ou d'une auto suspectes. Bien entendu, depuis des semaines, il est interdit à des automobilistes de faire sur une route plus de vingt-cinq kilomètres sans être arrêtés, obligés de prouver leur identité. Pour ceux qui ont un enfant avec eux la chose devient grave. N'a-t-on pas arrêté, en Europe même, à Hambourg et en Irlande, deux paisibles touristes dont le seul crime était d'être les parents de babies dont l'âge concordait avec celui de Charles Lindbergh junior ? Il n'y a pas une maison déserte ou seulement momentanément inhabitée, en U.S.A., qui n'ait été fouillée, pas un puits qui n'ait été sondé. Les résultats de l'enquête font l'objet d'une des principales questions portées à l'ordre du jour des conseils du gouvernement. Le policier, le journaliste, l'enquêteur bénévole qui découvrirait la piste serait assuré de la gloire et de la fortune.

Que voulez-vous que fassent les ravisseurs, dans ces conditions ? Ils se terrent. S'ils ne sont que deux ou trois, qu'ils aient caché l'enfant dans une villa tranquille ou dans un logement ouvrier, chez un ménage qui n'a jamais eu à faire avec la police, ils ne peuvent être rejoints. Mais la moindre imprudence peut les perdre. Aussi craignent-ils même d'engager des négociations directement avec Lindbergh, encore que celui-ci ait clamé partout qu'il ne livrerait pas le détail de ses démarches à la police.

D'ailleurs, depuis un mois les rapports sont complètement rompus entre les enquêteurs officiels et les ravisseurs.

Depuis un mois et demi, le berceau du petit Lindbergh reste désespérément vide, bien que les innombrables recherches menées par l'aviation, la police publique et privée aient pris rapidement l'apparence de grandes manœuvres.

ciels et les habitants de la villa d'Hopewell. Devant l'impuissance rapidement avouée des policiers, Lindbergh leur a fait comprendre qu'il ne comptait plus que sur ses propres moyens pour retrouver son enfant.

■ ■ ■

Enfin est survenu l'épisode des trois notables de Norfolk.

Un clergyman, qui habite cette ville, reçut un jour la visite de deux gentlemen à mine sinistre qui lui tinrent le langage suivant :

« Nous faisons partie de la bande qui a enlevé le baby Lindbergh. Nous le rendrons volontiers contre rançon mais nous n'avons confiance en personne pour entamer les négociations. Vous êtes impartial, vous êtes clergyman. Nous vous avons choisi. Voulez-vous servir d'intermédiaire entre Lindy et notre bande ? Vous pouvez vous faire accompagner de deux de vos amis aussi respectables que vous. »

Le clergyman se sentit gonflé d'orgueil. Il accepta avec empressement, alla confier la

chose à deux partenaires de bridge, un médecin et un amiral. Tous trois, en grande pompe, allèrent trouver Lindbergh. Que celui-ci eût confiance ou non, il était bien obligé de suivre cette chance. Il donna pleins pouvoirs au triumvirat et une étrange navette commença entre la villa d'Hopewell et l'endroit où les deux gangsters recevaient, dans le plus grand secret, la visite des gens de Norfolk. Ceux-ci, triomphants, faisaient passer aux journaux des communiqués retentissants :

« Nous avons vu l'enfant. Dès demain, nous le rapporterons à ses parents. »

Demain, toujours demain.

En réalité, il est infiniment probable que les bons notables ont été les victimes d'escrocs. Lindbergh n'a pas révélé exactement ce qui s'était passé, mais il est possible qu'il ait confié la rançon au clergyman et à ses amis et que ceux-ci aient été roulés par des gangsters qui n'avaient aucun rapport avec les ravisseurs de l'enfant.

En tout cas, l'enlèvement du fils du grand homme des Etats-Unis restera comme l'exploit le plus retentissant des kidnappeurs et le chef-d'œuvre de leur étonnante industrie.

Marius LARIQUE.



gangsters, ne trouvant plus d'enfants « intéressants » à ravir, s'attaquèrent aux grandes personnes. Le nom de kidnappeurs, voleurs d'enfants, leur resta cependant. Un chef de bande disait à un journaliste qui avait réussi à l'approcher :

— Nous partons maintenant d'un sentiment de justice. Pourquoi les riches ménages sans enfants seraient-ils à l'abri de nos raids, pourquoi ne devraient-ils pas payer ce tribut quasi officiel que les citoyens des Etats-Unis doivent au gang ?

On cite des réussites éclatantes. En l'espace de quelques mois, un banquier de Chi-

et sentimental. Il s'agit de sa belle prisonnière qu'il regardait en soupirant et qu'il accablait de soins. Quand elle fut relâchée, il ne put contenir son chagrin et lui téléphona pour la supplier de passer une soirée avec lui.

— Entendu ! dit-elle.

Le lendemain, tremblant d'émotion comme un collégien partant pour son premier rendez-vous, le gangster arriva en auto devant la maison de son ex-prisonnière. Mais quand il descendit, ganté de frais, une fleur à la boutonnière, deux gentlemen lui sautèrent aux épaules. La femme du docteur avait prévenu la police et assista de sa fenêtre à l'arrestation de son imprudent soupirant.

■ ■ ■

Depuis quelques mois, depuis la crise, les affaires de contrebande vont beaucoup moins bien et les gangsters, privés de leur habituel revenu, se rabattent sur les enlèvements et multiplient les tentatives. Souvent même, ils ne prennent plus la peine d'enlever effectivement la personne à rançonner. Ils la menacent simplement que, faute de payer telle somme, il lui « arrivera malheur ». Ainsi, ces derniers jours, Mrs Alice Roosevelt, fille de l'ancien président des Etats-Unis, la star de cinéma Bébé Daniels, la femme de l'aviateur Gatty, l'acteur Ben Lyon, Edward Hillger, président de « l'Union Trust et Co », Sir Willmot Lewis ont reçu de semblables menaces.

Mais si la police paraît impuissante, l'opinion s'indigne et on va probablement voter une loi qui punira de mort le crime de l'enlèvement. En attendant, les juges appliquent le maximum des peines existantes contre les kidnappeurs qui se font prendre, et, à New-Jersey, la quinzaine dernière, un gangster malheureux s'est vu infliger cinquante ans de prison, une année pour chaque million de dollars de la rançon qu'il avait essayé d'obtenir.

Pendant ce temps, l'affaire Lindbergh dure et le baby national n'est pas retrouvé. Est-ce bien en fait un enlèvement classique



PETITES CAUSES

La défénestration de Gennevilliers



M^e J.-L. Thaon est un homme à qui « on ne la fait pas » et sa perspicacité seule réussit à sauver Mohamed.

« AURAIT pu être une « belle » affaire d'assises, mais pas pour Mohamed ben Hahcine, qui en eût probablement payé chèrement les frais devant le jury de la Seine : ce Marocain, chef d'équipe dans une usine de Gennevilliers, était tout simplement accusé de s'être débarrassé de sa maîtresse, en la jetant par la fenêtre.

Le 10 février dernier, dans la cour de l'immeuble situé 70, rue des Cabouffs, à Gennevilliers, on relevait, évanouie et gravement blessée, Mme Louise Bouheret, qui venait de tomber du 2^e étage... Quelques instants auparavant, les locataires avaient entendu le bruit d'une querelle, des cris, la fenêtre brusquement ouverte et la chute du corps...

Transportée à l'Hôpital Bichat, Mme Bouheret raconta que son ami, Mohamed, lui avait volé 2.000 francs dans son portefeuille et, pour la punir de n'avoir pas accepté ce prélèvement indû, l'avait précipitée dans le vide.

Elle ajouta que, non content d'être un voleur, la brute lui avait fait une querelle de jalousie : ce dernier point fut confirmé par le seul témoin, Jeanne Béal, domestique de Mme Bouheret...

Le témoignage de la bonne précisa que le Marocain — d'allure fort élégante et distinguée — avait été extrêmement

bien accueilli tout d'abord par sa maîtresse : avant de tenter de tuer Mme Bouheret, il avait connu dans ses bras les joies de l'amour, puis, comme si ces instants de volupté rapide n'avaient fait que l'exaspérer davantage, il avait pris le portefeuille et commis l'acte atroce...

Jeanne Béal, toutefois, n'avait pas, à sa première déposition devant le commissaire de police, été aussi affirmative qu'elle devait l'être par la suite : elle n'avait pas vu Mohamed ben Hahcine jeter par la fenêtre Mme Bouheret, car elle se trouvait dans une autre pièce de l'appartement ; mais les cris de la femme, la discussion qui précéda la chute étaient d'impressionnants indices ; le rideau déchiré indiquait la vraisemblance d'une lutte, la malheureuse s'accrochant désespérément à l'étoffe pour éviter la mort...

Tout ceci ne laissait que bien peu de doutes sur la culpabilité du Marocain qui s'obstinait à nier...

Car Mohamed ben Hahcine se disait innocent et du vol et de la tentative de meurtre.

Un argument de poids devait amener la découverte de la vérité et éviter une erreur judiciaire certaine.

Car M^e J.-L. Thaon est un homme à qui « on ne la fait pas ». Il veillait. Défenseur du chef d'équipe, il avait été impressionné par les corpulences

respectives de l'amant et de la maîtresse : si l'homme était mince, presque maigre, la femme dépassait 89 kilos !...

Mohamed ben Hahcine avait-il pu soulever Louise Bouheret d'une hauteur de un mètre dix, à laquelle se trouvait le rebord de la fenêtre ?

Problème que la science juridique est impuissante à résoudre et que le subtil défenseur pensa soumettre à la compétence de Rigoulot...

Le juge d'instruction préféra, à cette expertise d'un caractère un peu spécial, une immédiate confrontation ; sans attendre le rétablissement de Mme Bouheret — elle a une fracture du bassin — il se rendit à l'hôpital ; Mohamed ben Hahcine, Jeanne Béal, M^e Thaon, des inspecteurs, le greffier, accompagnèrent le magistrat. Dans l'immense salle blanche, au milieu des malades, l'interrogatoire eut lieu... Mme Bouheret accusa avec plus de force son amant ; ragaillardie et entraînée par cette assurance, Jeanne Béal y alla de sa petite « leçon » bien apprise et chargée, tant qu'elle put, Mohamed ; ajoutant à ses déclarations initiales, elle indiqua, cette fois, qu'elle avait vu le Marocain lancer à travers la fenêtre sa pesante maîtresse...

Le juge et l'avocat n'étaient pas convaincus : les 89 kilos étaient une objection de taille. M. Rousseau décida alors de confronter, hors la présence de Mme Bouheret, la domestique et l'inculpé.

Le cortège judiciaire reprit le chemin du Palais : l'expérience réussit au delà de tout espoir ; à peine avait-elle pénétré dans le cabinet du juge d'instruction que Jeanne Béal se mit à sangloter ; elle avait menti et n'avait rien vu du drame lui-même.

Mme Bouheret, dit-elle, avait été frappée d'un coup de poing à l'œil par Mohamed et avait voulu se sauver par la fenêtre, en se servant du rideau pour descendre : en effet, le rebord de la croisée n'est séparé d'un petit toit en tôle que par deux mètres ; le poids de Mme Bouheret la fit glisser du toit et tomber dans la cour...

Ainsi s'expliquait la pseudo-tentative de meurtre : Mohamed ben Hahcine, qui, grâce à M^e Thaon, a échappé à un grave danger, sera-t-il poursuivi pour le coup de poing ? Ou plutôt ne réclamera-t-il pas des dommages-intérêts à celle qui, parce qu'elle avait mal calculé son élan, faillit l'envoyer au bagne ?

L'amour à huis clos

« ERSCH Buchband et sa maîtresse, Gazila Ornbuch, souffrent de la crise actuelle ; ne pouvant plus payer le loyer de la chambre qu'ils occupaient, 67, rue Charlot, ils ont cessé de plaire à la gérante, M^{me} Bachelet, qui désirait se débarrasser de locataires encombrants.

Il est vrai que le défaut de paiement n'est pas le seul reproche invoqué par la gérante : il en est un autre plus grave et qui valait au couple d'être traduit samedi dernier devant la 12^e Chambre correctionnelle.

Les deux amants offraient aux clients de l'hôtel le spectacle gratuit de leurs ébats intimes ; M^{me} Bachelet les avait vus, de ses yeux vus, se livrer sur le lit à des prouesses que

le code pénal réprime lorsqu'elles sont exécutées dans un lieu public.

Mais, attention ! Une chambre n'est pas un lieu public, et en quel lieu serait-il alors permis de s'accorder d'agréables privautés ?

La question était posée par les défenseurs des amants polonais, M^{me} Rekassa et Robert Bilis, au savant et spirituel président Diousidon et aux juges qui l'assistaient.

Détail plus significatif encore et qui servait à la défense : si l'on avait pu suivre les mouvements amoureux de Buchband et de Gazila, c'est que la fenêtre de leur chambre était dépourvue de rideaux... Et c'était la gérante elle-même, M^{me} Bachelet, qui les avait enlevés quelques jours auparavant.



Hersch Buchband et Gazila, à l'audience.

— Complot ! Guet-apens ! s'écrient les avocats. Peut-on se plaindre d'un outrage public à la pudeur, alors qu'on a été poussé, par une curiosité coupable, à contempler le spectacle interdit ?...

— Pardon, répliqua à la barre la gérante offensée, si j'ai retiré les rideaux de la chambre, c'était en effet pour voir ce qui se passait à l'intérieur. M^{me} Ornbuch y recevait des individus suspects.

Ayant dit, M^{me} Bachelet s'assit au fond de la salle.

Les efforts habiles de M^{me} Rekassa et Bilis aboutissent à un heureux résultat pour les prévenus : l'amant s'en tire avec un mois de prison et la maîtresse avec 15 jours ; tous deux obtiennent le sursis.

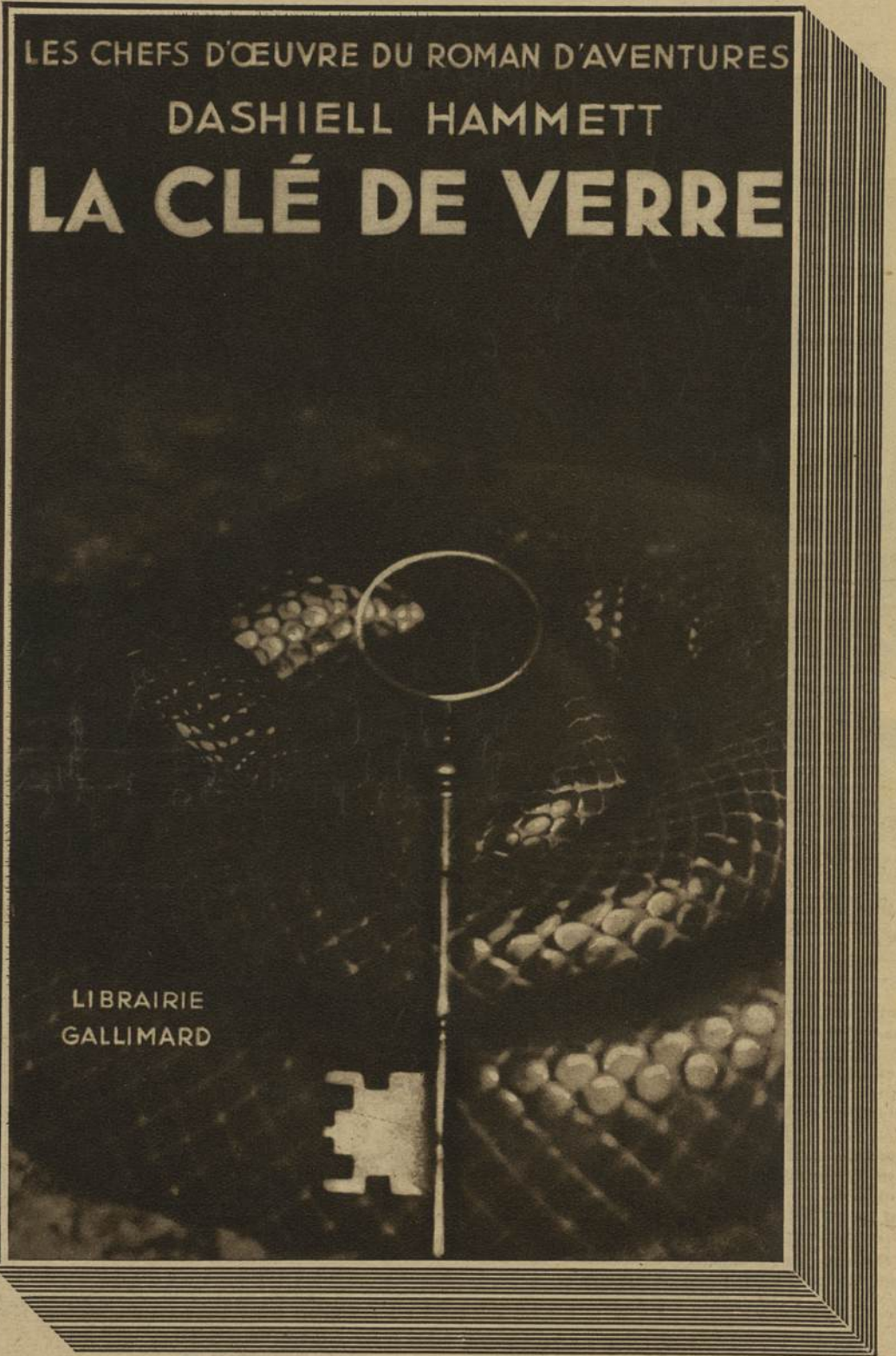
Jean MORIÈRES.



C'est devant la 12^e Chambre, présidée par un magistrat spirituel, M. Diousidon, qu'ils comparurent.

Dashiell Hammett

LA CLÉ DE VERRE



un million d'exemplaires

VENDUS AUX ÉTATS-UNIS

La clé de verre

est au roman d'aventures

Ce que

Les nuits de Chicago

sont au cinéma

Librairie Gallimard

Exclusivité Hachette

L'ESCROC DES DÉVOTES

Nantes (de notre correspondant particulier.)

Un clef gringa deux fois dans la serrure et les énormes verrous furent tirés. Le gardien de la prison de Nantes, un panier au bras, entra dans la cellule :

— Eh bien ! Verdin, vous voici de nouveau parmi nous.

Georges Verdin, le moine orthodoxe, recherché par plusieurs Parquets pour ses escroqueries, étendu sur son lit, feuilletait un livre de théologie.

C'était un homme de 33 ans, aux traits réguliers, aux yeux perçants qui se dissimulaient hypocritement derrière de larges lunettes.

Il eut un sourire onctueux pour le gardien :

— Oui, quelques petites escroqueries.

— Vous êtes modeste, Verdin. Vous savez bien que vous avez ruiné plusieurs familles en leur extorquant de l'argent soi-disant pour vos œuvres.

Le prisonnier eut un petit rire ironique et s'assit sur le lit :

— On cherche sa vie où l'on peut. Et tous les moyens sont bons pour exploiter la crédulité des hommes.

Cependant le gardien avait étalé sur la table un succulent repas.

C'était la seconde fois que la maison d'arrêt de Nantes hébergeait le moine escroc. Tous les jours, d'ailleurs, pour les mêmes motifs. Profitant de son titre sacré, l'escroc mettait en confiance les fidèles des paroisses orthodoxes qu'il était chargé d'administrer et leur soutirait leur argent.

Il dépensait celui-ci en des nuits d'orgie crapuleuse, passées dans des milieux spéciaux où celui que ses paroissiens considéraient comme un prêtre respectable raccochait ses amis de plaisir.

Georges Verdin a 33 ans. Il est né à Troyes et a fait ses études chez les R. P. Jésuites de cette ville. A l'âge de 17 ans, il comparait devant le Tribunal Correctionnel de Troyes pour attentats aux mœurs. Il est acquitté comme ayant agi sans discernement. Après un stage au séminaire janséniste d'Amersfort, en Hollande, il se rend en Pologne.

Il reste deux ans dans un couvent de Ma-

rianites, à Plock, sur la Vistule, où il est ordonné prêtre le 6 janvier 1923, sous le nom de l'Hieromoine Pierre.

Bientôt, sa conduite scandaleuse le force à quitter le cloître. Il erre alors à travers la Pologne, volant et mendiant pour subsister. Après un séjour au camp de concentration de Posen, il est refoulé sur la frontière et rentre en France en 1924.

Il fait alors quelques conférences à la Sorbonne sur le moyen âge, mais ne peut réunir qu'un nombre restreint d'élèves.

Enfin, il trouve un moyen commode de gagner sa vie. Délaissant les traductions auxquelles il travaillait durant la journée, il va, le soir, courir les établissements de Montmartre et de Montparnasse, se présentant comme guide aux étrangers et s'entretenant parfois entre autres.

Sur ces entrefaites, il se marie avec une jeune secrétaire de l'Ambassade d'Amérique et la quitte au bout de trois mois, après avoir dissipé, avec ses compagnons de vice, la dot de la jeune fille.

Le 24 août 1927, il est condamné une première fois pour abus de confiance à dix-huit mois de prison avec sursis et à vingt-cinq francs d'amende.

L'escroquerie au mysticisme.

Mlle Albion, couturière, habitait à Nantes, 123, boulevard de l'Égalité.

Par un bel après-midi de septembre, comme elle achevait de couper dans une pièce de drap noir un tailleur de forme sévère, elle entendit sonner à sa porte.

Sur le seuil se tenait un ecclésiastique dont la soutane s'ornait de boutons violets :

— Je suis l'Hieromoine Pierre, du couvent des Marianites de Plock, dit le visiteur. Je suis chargé par mes supérieurs de fonder une église orthodoxe à Nantes. J'ai appris, Mademoiselle, que votre maison était libre. Je viens vous demander de me la louer.

C'est ainsi que l'escroc Georges Verdin s'empara du logis de Mlle Albion.

Un autel fut dressé dans le salon que la propriétaire, enthousiasmée, mit aussitôt à la disposition du faux prêtre.

Le dimanche suivant, quelques pieuses personnes, raccolées par Mlle Albion, assistèrent à l'inauguration de la chapelle. L'Hieromoine Pierre déclara :

— Nous fondons aujourd'hui la nouvelle paroisse de Saint-Basile.

A l'issue de la cérémonie, Mlle Albion interrogea :

— Pourquoi n'avez-vous pas dit la messe, mon père ?

— Je n'ai pas d'objets cultuels, répondit l'escroc.

Et, sans se laisser démonter, il inventa une histoire compliquée où il était question de douane, de bagages en souffrance et de droits d'exportation importants.

Il réussit alors à extorquer 600 francs à sa propriétaire.

— Il faudrait, dit-il un autre jour, acheter tous les objets nécessaires à la célébration du culte. Voulez-vous en parler à nos fidèles, Mademoiselle. Je me chargerai moi-même des achats.

Verdin prit le titre de Hieromoine pour multiplier ses duperies.

A la prison de Nantes, on reconnut en Verdin un ancien pensionnaire.

Cependant, la renommée du nouveau prêtre s'était répandue dans le quartier. Aussi, lorsque la nouvelle courut qu'une souscription était ouverte pour l'achat du matériel cultuel, chacun apporta son obole à l'Hieromoine Pierre.

Un soir, la nuit tombée, une vieille femme demanda à voir Monseigneur. Celui-ci la reçut dignement dans son bureau.

— Je sais, Monseigneur, que vous avez besoin d'argent, dit la visiteuse ; je vous apporte toutes mes économies, afin que vous puissiez acheter tout ce qu'il faut pour dire la messe, avant que la souscription ne soit terminée. Vous me le rendrez plus tard.

La femme aligna sur la table des liasses de billets de mille francs. Il y en avait pour 45.000 francs.

Georges Verdin passa des commandes à différents commerçants, demandant trois mois pour payer.

Ces délais passés, les commerçants présentèrent leurs traites. Elles revinrent impayées.

Aussi, plainte fut déposée et l'escroc fut arrêté.

Ce fut un scandale dans la paroisse de Saint-Basile. Tous les fidèles protestèrent.

A l'audience du Tribunal Correctionnel, tous vinrent témoigner en faveur de celui qui les avait dépouillés. Georges Verdin fut acquitté.

— Dieu a confondu mes ennemis, déclara le prêtre à ses paroissiens. Cette victoire est le prélude d'autres victoires. Et voici que l'Esprit Saint m'a révélé qu'une basilique serait érigée à Nantes. Dix-sept évêques viendront en choisir l'emplacement et en bénir la première pierre.

De nouveau, les fidèles versèrent entre les mains de l'escroc des dons importants.

Quelques jours plus tard, Georges Verdin disparut sans tambour ni trompettes. Ceux qui l'avaient défendu devant les Tribunaux regretterent alors leur aveuglement et maudirent, un peu tard, leur sottise.

Un mois après, on enterrait une pauvre femme, morte dans la gêne. Il s'agissait de la dévote qui, dans un moment de confiance, avait apporté toutes ses économies à l'Hieromoine Pierre.

L'escroquerie aux secrétaires.

Par un matin brumeux de novembre, Georges Verdin débarqua à Lyon. Il avait parcouru toute la France, pour échapper aux mandats d'arrêt lancés contre lui par plusieurs Parquets.

■ ■ ■

— Vous désirez, Mademoiselle ?

— Je voudrais voir le Père Pierre !

Le portier de l'Hôtel Terminus des Brotteaux, 97, boulevard des Belges, regarda la jeune fille. Vêtue de noir, le cou cerclé d'un mince ruban de velours, elle offrait l'image de ces êtres voués à un éternel célibat.

Le portier pria la jeune fille de monter jusqu'à la chambre 15.

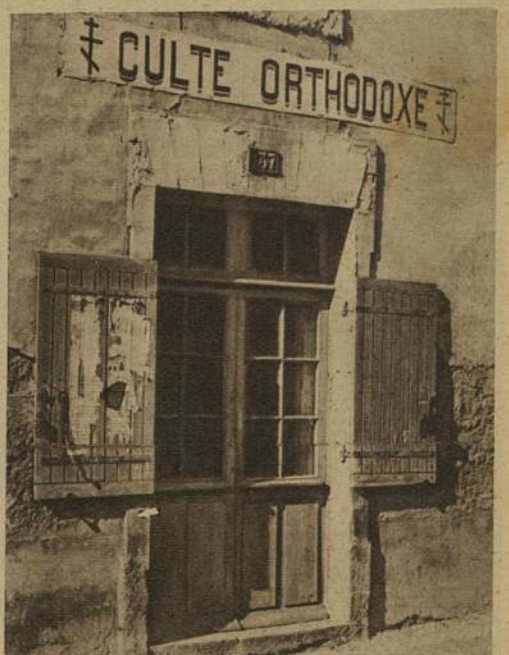
Dans l'escalier, elle tira de son sac une mince coupure de journal et la relut pour s'assurer qu'elle ne s'était point trompée : « Ecclésiastique recherche jeune secrétaire pour travaux littéraires. S'adresser, Hôtel Terminus des Brotteaux, au Père Pierre. »

— Entrez !

La jeune fille entra dans la chambre. Georges Verdin l'attendait, vêtu d'une riche soutane violette, une croix d'argent ornée de pierres précieuses sur la poitrine et un anneau pastoral, agrémenté d'une énorme améthyste, au doigt.

— Que Dieu vous bénisse, mon enfant.

La jeune fille rougit et d'une voix unie raconta son histoire. Elle dirigeait avec sa mère, place Bellecour, un petit magasin d'objets d'art religieux et de livres de piété. Elle désirait trouver un travail qui lui permît de quitter sa boutique trop sombre. Elle se tut, gênée devant ce prêtre imposant qui la fixait en souriant.



La "paroisse de Saint-Basile", vouée au culte orthodoxe, et fondée par Verdin.



La jeune fille dirigeait avec sa mère un petit magasin d'objets de piété.



Le magistrat commis, à Nantes, pour instruire les méfaits de l'escroc.



Arrivé à Lyon, il s'installa somptueusement, à l'Hôtel Terminus des Brotteaux.

— J'ai déjà publié de nombreux ouvrages sur les sciences religieuses, lui dit-il enfin. Une secrétaire m'est indispensable pour puiser dans les livres et dans les manuscrits la matière utile à mes ouvrages.

« Il n'est pas besoin pour ces travaux d'être érudite en droit canonique. Il suffit d'être intelligente et d'avoir une écriture lisible. Je crois que vous ferez tout à fait mon affaire. »

« Seulement, continua Georges Verdin, il y a une petite condition. Mes secrétaires ont entre les mains des ouvrages de prix, des exemplaires uniques, des manuscrits originaux. »

« Cela vous expliquera pourquoi je demande 5.000 francs de cautionnement à mes secrétaires. La somme, d'ailleurs, vous rapportera 6 % d'intérêt. »

La jeune fille assura qu'il lui serait possible d'obtenir de sa mère la somme exigée. Elle sortit de chez l'Hieromoine, croyant avoir emporté la place.

■ ■ ■

Trois jours plus tard, Georges Verdin, ayant bouclé ses valises, quittait l'hôtel. Il était joyeux. Son portefeuille était abondamment garni. Une chanson canaille aux lèvres, il descendit l'escalier. Deux hommes l'attendaient au bas.

L'escroc les regarda attentivement. Il y eut un instant de silence, puis il se mit à rire ironiquement.

— Allons ! Je suis pris.

Et sa main, où brillait l'améthyste, jeta sur les deux inspecteurs une Bénédiction dérisoire.

Luc DORNAIN.



Dans une manufacture de Beauvais, le veilleur Julien Duval avait été ligoté tandis que l'on éventrait un des coffres.

Pierre Grisolle, gardien d'une usine de Champigny, avait déjà été victime d'une agression pratiquée par la même bande.

Les dossiers s'accumulaient sur les bureaux de la première brigade mobile. Et tous portaient en mention, sous le nom de la localité intéressée : *cambrillages de coffres-forts*.

On comprend l'état d'âme des fervents de la roulette qui jouent la « série ».

Superstition sans doute, mais fondée non point seulement sur le hasard.

La contagion, la suggestion... en tout cas l'expérience confirmait la série. Il en va de même dans le domaine du fait-divers. Il y eut la série des agressions nocturnes, des attentats dans les trains, des attaques contre les encaisseurs. Il y eut — il y aura sans doute, hélas, éternellement — la série des revolvers conjugales. Voilà bien des mois, enfin, que l'on avait pu remarquer, dans les usines de la banlieue parisienne, une recrudescence nouvelle des cambrillages de coffres-forts.

Cette recrudescence, cette série étaient-elles l'effet du hasard, de la contagion ou d'un plan méthodiquement poursuivi, voilà évidemment la question que s'étaient tout d'abord posé M. Gabrielli et ses collaborateurs, à qui incombait la charge difficile de rechercher et de capturer les auteurs de ces multiples expéditions nocturnes.

Au premier examen des dossiers, il était bien malaisé d'y répondre. De vagues signalements, pas d'empreintes, des coffres éventrés dans des circonstances qui ne semblaient pas révéler la présence dans les mains des malfaiteurs d'un outillage scientifique, voilà tout ce qu'offrait aux chasseurs d'hommes l'étude des procès-verbaux qui leur avaient été soumis.

A ces minces constatations matérielles, une première réflexion s'ajoutait toutefois : toutes ces expéditions apparaissaient comme des opérations longuement préparées par des hommes connaissant parfaitement — soit directement, soit indirectement — les lieux où ils avaient projeté leur coup de main. Toutes aussi apparaissaient comme ayant été menées avec une singulière audace.

Rien d'ailleurs n'est plus propre à frapper l'imagination, dans la mesure où il est permis d'évoquer la vie secrète des malfaiteurs « au travail », que l'attaque d'un coffre-fort.

Tant d'images précises, qu'ont rendues populaires les films d'aventures, se lèvent aussitôt : le cercle lumineux de la lampe de poche qui, dans l'ombre, glisse, hésite, repart et va soudain se poser sur l'énorme ventre d'acier. La serrure savante et l'énigme de son chiffre. Les premiers assauts du burin sur le métal. Le grincement rageur de la chignole ou de la scie à métaux. Le trait de feu destructeur du chalumeau oxydrique. La pointe rouge de la perceuse électrique, tournant à 1.000 tours par minute...

Que sais-je encore ?

Faut-il aussi évoquer, en face de l'étonnant outillage des éventreurs de coffres, les perfectionnements chaque jour apportés pour rendre ces coffres inviolables. Perfectionnements où toutes les défenses contre les attaques ont été prévues : plaques d'acier cimenté, contre lesquelles le foret, à quelque allure qu'il tourne, vient se briser, véritables blindages de forteresses avec leurs couches intercalées de fer mou assez élastique pour résister aux pics les mieux trempés, de matière réfractaire insensible au feu, de ciment armé... Sans compter, enfin, certain système de barrage de rayons infra-rouges, maintenant mis au point et qui permet de déceler par des sonneries, par des lumières, la présence dans un local d'une personne qui ne doit pas y être après l'heure à laquelle l'appareil a été « armé ».

C'est toute cette atmosphère de laboratoire et de mécanique qui place les affaires d'attaques de coffres-forts sur un plan où le risque, l'audace et la force prennent tout leur sens.

Les éventreurs de coffres ne sont pas des solitaires. Certes, il ne manque pas encore de vieux coffres où, sous la plaque de tôle, apparaît la couche de bois perforable. Mais si anciens, si démodés que soient ces coffres, ils opposent déjà assez de résistance aux assauts des malfaiteurs pour que ceux-ci sentent, en toute occasion, le besoin d'opérer par bandes. Le « travail » est pénible, semé d'embûches.

L'outillage est lourd et encombrant. Son maniement exige un ensemble de qualités qu'on trouve rarement chez un seul individu. Trois, quatre hommes ne seront pas de trop pour livrer l'assaut.

Et puis il y a aussi l'imprévu — ou le trop prévu : la présence, par exemple, dans l'usine où doit avoir lieu l'expédition, du gardien de nuit chargé des rondes...

■ ■ ■

Le commissaire Belin, commis par M. Gabrielli au soin de mener à bien cette difficile enquête, compulsait, une fois de plus, les dossiers. Leurs noms s'alignaient sous ses yeux, comme autant de points d'interrogation : Romainville, Creil, Cernay-la-Ville, Champigny-sur-Marne, Beauvais... Si vagues que fussent les renseignements recueillis sur chacun de ces attentats, deux traits communs semblaient pourtant leur créer une certaine analogie. D'une part, même façon d'opérer : le coffre-fort était éventré derrière, par l'un des angles. Entamé d'abord avec une scie à métaux, il était ensuite perforé, déchiré, élargi à l'aide de forets et de burins. D'autre part : les éventreurs, au nombre de quatre, opéraient toujours le visage masqué de foulards ou de mouchoirs blancs.

A Champigny et à Beauvais, notamment, ces étranges similitudes étaient très nettes.

Dans les deux affaires également, le veilleur de nuit avait été, au moment où il effectuait sa ronde, ligoté, baillonné, sous la menace d'un revolver. L'un des hommes masqués avait, à ce moment, déclaré :

— Nous ne sommes pas des assassins, laissez nous faire, c'est au fric qu'on en veut.

Pui, abandonnant le gardien, les « masques blancs » s'étaient attaqués au coffre-fort.

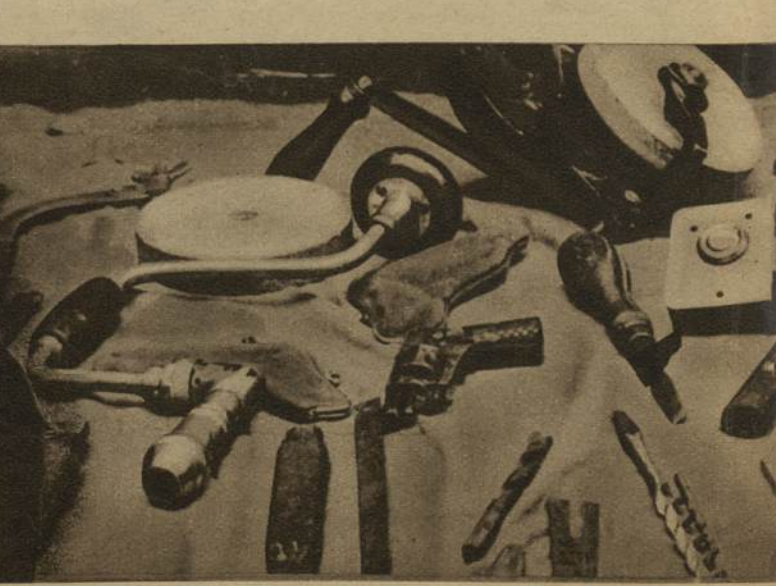
A Beauvais, où la scène se passait dans une manufacture de tapis, le veilleur de nuit, M. Duval, qui avait eu la tête enveloppée dans un sac et les membres ligotés par des fils de fer, avait été, pour plus de sûreté, transporté dans un placard. C'est de là que le malheureux avait entendu, impuissant, ses agresseurs scier et défoncer à coups de masse la paroi d'un des coffres. Le premier avait résisté. Le second, de moindre résistance, céda après trois longues heures d'efforts. Les éventreurs y purent dérober dix-neuf mille francs.



Adrien Marros, considéré comme un des chefs des « masques blancs ».

A l'aube, M. Duval réussit enfin à se dégager des fils de fer barbelés qui lui meurtrissaient les poignets et les jambes. Il donna l'alarme. Trop tard. Les « masques blancs » étaient déjà loin...

Pour ces deux expéditions au moins, il semblait donc certain qu'on était en présence de la même bande. Bande outillée rudimentairement certes, mais armée et, sans doute, farouchement décidée à tout.



Un inspecteur découvrit, à Malakoff, tout un attirail de cambrioleurs : burins, scies à métaux, marteaux, mèches à bois, etc.

trop
l'usi-
dien

Ga-
diffi-
plus,
s ses
roga-
Ville,
va-
nents
at-
aient
logie.
offre-
s an-
taux,
l'ai-
les
aient
s ou
ment,
ettes.
veill-
il ef-
us la
mas-
ssins,
veut.
mas-
offre-

dans
nuit,
ppée
r des
reté,
que
ssant,
s de
mier
résis-
d'ef-
dix-

Comment, cependant, identifier ceux qui rachaient ainsi leurs visages sous ces fourrards et ces mouchoirs ? Pas d'empreintes. Ils opéraient avec des mains gantées. Signallement des plus imprécis. Les mouchoirs pliés en pointe et noués derrière la tête ne laissaient entrevoir, sous la visière des casquettes, que deux yeux durs et implacables...

D'aussi piètres indices eussent découragé un profane. Courageusement, le commissaire Belin et les inspecteurs Chennevier et Bredin, qui lui avaient été adjoints, se mirent en quête de la providentielle « indication », fil d'Ariane de bien des enquêtes policières.

Cette chasse à « l'indication » n'est pas l'un des côtés les moins délicats du métier d'enquêteur. Rien ne demande plus de patience, plus de prudence et plus d'habile diplomatie. Tant de circonstances peuvent faire de « celui qui sait quelque chose » l'auxiliaire bienveillant de la Justice : l'intérêt, la rancune, le désir de se laver soi-même d'une faute...

Or, un soir, un homme parla. Il avait, dans un bar de Clichy, au cours d'une partie de belote, assisté aux préparatifs d'une attaque à main armée.

C'est Alexis Calixte, dit « Loulou », un ancien livreur de l'entreprise de charbons Fadie et Hure située dans la gare de Saint-Ouen-les-Docks qui avait indiqué le coup à faire. Le caissier de cette entreprise restait souvent tard, seul dans son bureau, et il avait toujours dans son tiroir des sommes importantes.

— C'est bon, dirent les deux autres beloteurs, nous irons voir ça demain.

A cette date, en effet, l'agression de la gare de Saint-Ouen-les-Docks avait été signalée, mais l'enquête jusqu'alors n'avait donné aucun résultat.

— Et tu me dis bien, fit-il préciser, que Le Moullec et Bignot avaient, lorsqu'ils opérèrent, des masques blancs ?

— J'en suis sûr. Ils l'ont raconté, le lendemain, au bar.

— Et depuis cette affaire, n'ont-ils pas participé à d'autres cambriolages ? N'ont-ils jamais fait allusion à Beauvais, à Champigny, pour ne citer que ceux-là...

— J'allais justement vous en parler. « Maurice » et « Jean » me tendirent un soir un journal : « Tu vois, me dirent-ils, l'affaire du coffre-fort éventré de Champigny, et bien ça c'est notre boulot de cette nuit ». Puis, deux mois plus tard, ils me firent la même réflexion, en m'indiquant sur le journal l'affaire de la manufacture de tapis de Beauvais : « Encore un boulot à nous », firent-ils.

— Mais ils étaient quatre dans ces deux affaires. Qui étaient les deux autres ?

ques blancs » et y capturer les deux autres membres de l'équipe : Adrien Marros, dont la femme, Félicie, tient le débit, et son frère, Auguste, dit « Petit Gust », également tous deux déjà condamnés à de fortes peines d'emprisonnement pour vols qualifiés.

L'opération eut lieu, un matin, à l'ouverture du café. Depuis l'aube, inspecteurs et gendarmes surveillaient les abords du petit débit dont la devanture jaune, à l'enseigne du « Petit Balcon », se détache au coin de l'avenue Augustin-Dumont et de la rue du



...ainsique son complice, Maurice Le Moullec, dit « Maurice du Havre ».



L'enquête fit retrouver Bignot, dit « Jean », dans une cellule, à la Santé...

Fort. Vers sept heures, comme on ouvrait les volets du café, le commissaire Belin, suivi des inspecteurs, fit irruption dans l'établissement dont les gendarmes avaient, dans le même temps, occupé toutes les issues.

— Police ! Haut les mains ! — Eh bien quoi ! qu'est-ce qui arrive ? demanda Adrien Marros.

Un inspecteur, qui avait commencé la perquisition, apporta une caisse d'outils, dissimulée derrière le rideau d'une table, dans la cuisine. Il y avait là tout un attirail de cambrioleurs : burins, scies à métaux, marteaux, mèches à bois.

— Ça ? expliqua Marros, ce sont des outils pour bricoler ici.

— Et ça aussi, c'est pour bricoler ? On avait encore trouvé, au cours de la perquisition, deux revolvers et des cartouches.

Mais, récidivistes endurcis, les frères Marros avaient décidé de jouer jusqu'au bout leur carte. Ils n'étaient pour rien, déclaraient-ils, dans les attaques de coffres-forts.

La femme de « Petit Gust » ne fut pas longue pourtant à dire ce qu'elle savait. Quinze jours après son mariage, le 1^{er} décembre, « Petit Gust » et son frère, Adrien, décalaient et ne rentraient qu'à l'aube.

Le commissaire Belin consulta ses notes : la date du 15 décembre correspondait à celle de l'attaque du coffre-fort de l'usine de Champigny.

— Ils ont décauché aussi au mois de février, vers le 25.

Le 25 est la date de l'attentat de la manufacture de Beauvais.

— Le 15 mars enfin. Je revenais de Baudelocque où je venais de faire mes couches. Ils ne sont rentrés que le matin. Comme les deux autres fois, j'ai entendu en bas le bruit d'un moteur d'auto. Dès que mon mari et mon beau-frère étaient rentrés, l'auto repartait à vive allure.

— Dans la journée, je les ai vus souvent se concerter, dans le café, avec Le Moullec et Bignot, leurs deux « associés », comme ils les appelaient. Et, sans bien comprendre à quoi ils faisaient allusion, je les entendais dire : « On va encore en faire sauter une cette

nuit » ou bien : « On va voir l'affaire dont on nous a parlé ». Chose étrange, quand mon mari et mon beau-frère avaient décauché, on ne revoyait plus, pendant cinq ou six jours, leurs deux « associés ». Ceux-ci, avant de revenir, prenaient soin de téléphoner à mon beau-frère pour savoir s'ils pouvaient réparaître sans crainte.

On opposa ces précisions aux dénégations des frères Marros.

— C'est vrai, dit le cadet ; je crois me rappeler avoir décauché aux dates indiquées par ma femme. Mais c'était pour aller voir une maîtresse, une femme mariée, dont je ne peux dire le nom.

— Moi, répliqua Adrien, l'aîné, si j'ai décauché, c'est pour aller faire la bombe à Paris. Ce n'était point pour aller éventrer des coffres-forts.

On entendit également la femme d'Adrien, la tenancière du débit.

— Adrien et « Petit Gust » ne se sont jamais absentés la nuit.

Le Moullec, enfin, interrogé à la Santé, eut beau jeu de dire :

— Moi, à Beauvais, à Champigny ? Je travaillais à cette époque aux corvées des Halles.

■ ■ ■

Les choses en sont là.

Endurcis par de nombreuses condamnations, obstinés dans leurs dénégations systématiques avec l'entêtement de ceux qui ont déjà trop rendu de comptes à la justice, les éventreurs de coffres-forts n'avoueront pas de si tôt.

Peut-être même pensaient-ils n'être jamais soupçonnés, ignorant que, tôt ou tard, les masques, blancs ou noirs, des plus rusés bandits finissent toujours par être arrachés.

Il n'y faut, on l'a vu, que beaucoup de patience et un peu de chance.

Marcel MONTARRON.



Auguste Marros, son frère, dit « Petit Gust », un autre récidiviste endurci.

Ces deux-là étaient Maurice Le Moullec, dit « Maurice du Havre » et Ferdinand Bignot, dit « Jean ».

Ils firent comme ils l'avaient annoncé, et suivant les indications de l'ancien livreur. Le caissier fut rapidement ligoté sur sa chaise. Mais, par une heureuse coïncidence, il venait de retirer de sa caisse une vingtaine de mille francs. Les agresseurs, qui avaient masqué leurs visages avec des mouchoirs blancs, ne purent s'emparer que de 2.500 francs déposés dans le tiroir d'un meuble et d'une somme de 500 francs qu'ils découvrirent dans le portefeuille de leur victime.

— Je les revis le lendemain, continua l'homme du bar de la rue de Clichy ; ils donnèrent à « Loulou » cent cinquante francs pour son renseignement, puis versèrent une autre partie des sommes volées à un bookmaker de leurs amis, Georges Meynard, dit « Georges Henri ». Cela se passait le 13 novembre dernier.

Le commissaire Belin consulta les fiches.

— Un bistrot de Malakoff et son frère. C'est dans le bistrot que la bande, abandonnant le bar de Clichy, avait, depuis cet abandon, fixé ses assises. Allez-y, c'est bien rare si vous n'y trouvez pas l'outillage qu'ils emportent, les nuits où ils partent en expédition.

Le commissaire Belin n'en voulut pas écouter plus long ce soir-là. Il tenait désormais le fil d'Ariane.

Une surprise d'ailleurs l'attendait. Comme il s'apprêtait, tout d'abord, à procéder à l'arrestation de Maurice Le Moullec et de Ferdinand Bignot, dit « Jean », il apprit que le 17 mars, vers minuit, ce dernier, recherché en vertu d'une peine de cinq ans de réclusion prononcée contre lui, pour vols qualifiés, par contumace, par la Cour d'Assises de Rouen, avait été arrêté place Pigalle. A peu près à cette même date, Le Moullec avait été incarcéré à la Santé, sous l'inculpation d'interdiction de séjour et d'usurpation d'état-civil.

— Voilà du travail tout fait, pensa le commissaire. Passons aux autres.

Arrêté, « Loulou », l'ancien livreur, ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il avait fourni tous renseignements utiles à Le Moullec et Bignot pour perpétrer leur agression à main armée, à la gare de Saint-Ouen-les-Docks. Meynard, le bookmaker, reconnut lui aussi qu'il avait recélé une partie de l'argent soustrait.

La partie la plus importante de l'enquête restait cependant à accomplir : cerner, à Malakoff, le repaire de la bande des « mas-



Les inspecteurs Chennevier et Bredin, de la première brigade mobile, cherchèrent sans se décourager à susciter une « indication » qui leur livrerait les coupables.

Le repaire de la bande était un « bistrot » de Malakoff, à l'enseigne du « Petit Balcon ».

C'est au commissaire Belin qu'échut la tâche ardue de démasquer ces énigmatiques perceurs de coffres.

MONSIEUR de PARIS

La vie secrète du bourreau par UN TÉMOIN

XV. Par dessus le mur (1)

Si l'on excepte les diverses tracasseries qui sont les petits inconvénients du métier, on s'aperçoit vite que, malgré tout, le bourreau a une vie assez calme au milieu des siens. Evidemment, la vie de ménage a ses inconvénients pour lui, comme pour les autres. On chuchote que Mme Deibler est une maîtresse femme, qu'elle tient les « cordons de la bourse », qu'elle s'occupe des locataires de l'immeuble de la rue de la Convention, qu'elle traite avec les entrepreneurs, et qu'elle va au ministère pour réclamer les augmentations qu'elle juge nécessaires pour son mari et ses aides. Est-il vrai que ce soit une femme de tête ? M. Deibler, en tout cas, n'a qu'à s'en féliciter et ce n'est point là qu'est le secret de son air éternellement mélancolique et triste.

Mlle Deibler est pour le moins aussi triste que son père. Sur elle pèse l'opprobre de la profession paternelle. Elle n'a jamais connu les véritables joies de la vie.

C'est Desfourneaux qui m'a conté cette émouvante histoire :

— Marcelle Deibler ignore longtemps le véritable motif des absences précipitées et irrégulières de son père. Elle ne comprenait pas pourquoi on ne lui permettait pas d'aller jouer avec ses petites camarades. Ce n'est qu'à treize ans qu'on lui apprend que son père tranchait les têtes aux méchants garçons. Elle pleura, pleura... et, depuis ce jour, nul ne peut se vanter de l'avoir vu sourire. C'est qu'à cette détresse une autre détresse est venue s'ajouter : celle du cœur. Elle avait aimé d'un amour éperdu, parce qu'elle n'en connaissait point d'autres, son cousin André, comme moi aide de son père. Lui, au moins, ne pouvait la mépriser et ils eussent fait un couple charmant.

« Dois-je vous le dire ? Quand Marcelle s'en ouvrit à sa mère, celle-ci devint pourpre et refusa net :

« — Non, ma fille, jamais ! J'aimerais mieux te voir morte que femme d'un bourreau... »

« Marcelle n'insista pas. Elle pleura plus amèrement encore. André Obrecht se maria ailleurs et fut le père d'un charmant bébé. Elle resta seule... et sans doute pour la vie.

« Elle résolut alors d'entrer au couvent. Je vais vous dire une chose cocasse et étrange. Si Marcelle Deibler n'avait pas voulu se faire nonne, M. Deibler n'aurait pas aujourd'hui une confortable limousine. Voyant la résolution de sa fille, décidée à

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 167.

C'est Desfourneaux (ci-contre, à gauche) qui m'a conté cette histoire.

prendre l'habit, le bourreau lui fit apprendre à conduire et lui dit :

« — Je suis bien vieux. J'ai acheté une voiture. Tu ne peux me refuser de rester. Ma santé exige de longues promenades. Tu seras mon chauffeur.

« Voilà pourquoi, conclut Desfourneaux, M. Deibler a sa 2766 R. B. 9.

« Vous conterai-je aussi la plus forte émotion de Mme Deibler ? Ce fut en 1914, lorsque son époux partit pour la Corse, M. Deibler quitta Paris le 18 décembre 1914 et s'embarqua à Marseille sur le *Pelion*. Il exécuta Thomassini à Bastia le 23 décembre.

« Des sous-marins allemands patrouillaient à cette époque le long des côtes méditerranéennes et le bourreau ne put rentrer à Paris que le 11 janvier 1915, sans avoir pu avertir les siens de son séjour forcé à Bastia.

« C'est ainsi que Mme Deibler vécut huit semaines d'affolantes angoisses. Chaque jour, désespérée, éplorée, elle arrivait à la Chancellerie, rue Cambon. Elle le crut disparu en mer. Heureusement, il n'en fut rien. Au retour de son mari, elle tomba malade de joie et d'émotion.

« Car si Mme Deibler était une maîtresse femme, elle était aussi une bonne mère et une bonne épouse. Les angoisses qui la tourmentaient étaient aussi supportées par les femmes des aides. C'est de l'une d'elles que je tiens ce récit. »

Qui a vu une exécution capitale les a toutes vues. C'est vrai sans doute pour celui qui compose les rangs qui se forment autour de la sinistre machine. Là, les mêmes gestes se répètent. Le condamné apparaît violemment poussé par les aides ; il a les épaules nues, la tête rejetée en arrière, le teint d'une pâleur de cire... Un cri, une insulte, un corps qui bascule, un aide qui se plie pour tirer la tête à lui, deux mouvements mécaniques et précis du bourreau crispé sur ses manettes, un écla-boussement pourpre, quatre hommes qui s'affairent, un panier qu'on emporte.

Cependant le bourreau rapporte de chaque exécution un souvenir, un seul qui la différencie des autres. Maintenant qu'il est vieux, quelles effroyables choses pourrait-il raconter !

De 1920 à nos jours, M. Deibler a vécu une période extraordinaire. En dix ans, au siècle de l'auto, de l'avion, de la T. S. F., du radium, il a pu couper cent quarante têtes d'hommes. N'est-ce pas fantastique ?

Parcourons maintenant la liste fastidieuse et macabre de ses exécutions. De 1870 à 1914, il était assez rare de voir deux têtes rouler pour un même crime. Aujourd'hui, c'est chose commune ; voici les dernières exécutions doubles :

Il y en a eu treize exactement depuis la guerre :

21 septembre 1921, à Chaumont, Erneste et Baton ;

20 octobre 1921, à Strasbourg, Luntz et Fries ;

25 octobre 1921, à Paris, Farges et Ricard ;

31 janvier 1922, à Carpentras, Aloïa et Aleto ;

Et le lendemain 1^{er} février 1922, à Marseille, Bouis et Marchecelli ;

23 mai 1922, à Paris, Leuillet et Cadet ;

30 juin 1922, à Metz, Fleisch et Schneider ;

1^{er} juillet 1922, à Châteauroux, Lucas et Daubord ;

10 mars 1923, à Toulouse, Patte et Vigneau ;

7 septembre 1923, à Nancy, Witkowski et Kazmierowski ;

15 janvier 1926, à Bordeaux, Recassens et Castro ;

3 avril 1928, à Paris, Wladeck et Packowski ;

21 juin 1928, à Montbrison, Allier et Montagnon.

Feuilletons plus encore les tablettes rouges du bourreau ; son activité actuelle est prodigieuse :

En 1920, il a procédé à treize exécutions ;

En 1921, il a procédé à vingt-deux exécutions (c'est son record) ;

En 1922, il a procédé à vingt exécutions ;

En 1923, il a procédé à treize exécutions.

Toutes opérées sous la présidence de M. Millerand qui, en quatre ans à peine, livra quatre-vingt têtes au bourreau.

En 1928, M. Deibler a procédé à quatorze exécutions.

En 1930, il a procédé à quinze exécutions.

Savez-vous que, depuis juillet 1909, Anatole Deibler a coupé trente têtes boulevard Arago, qu'il a fait tomber douze têtes à Rouen, onze à Versailles, huit à Montbrison, huit à Nancy, six à Dunkerque et six à Lyon depuis le début du siècle.

Le record appartient à la ville de Metz où sept têtes sont tombées depuis 1921.

Il est plus rapide de noter les villes et les départements où le bourreau n'a jamais exercé depuis 1900. Les voici :

L'Allier, les Hautes-Alpes, le Cantal, le Cher, la Corrèze, la Côte-d'Or, la Creuse, le Doubs, le Gard, le Gers, l'Hérault, l'Isère, le Jura, le Lot-et-Garonne, la Lozère, le Maine-et-Loire, l'Orne, les Pyrénées, la Savoie, la Haute-Savoie, les Deux-Sèvres, la Vienne et la Haute-Vienne.

Il a donc visité combien tragiquement soixante-trois départements sur quatre-vingt-dix. M. Deibler est un homme qui connaît la géographie.

UN TÉMOIN.

(A suivre.)

(Copyright by Détective.)

Photo J. Delortère.

Mlle Marcelle Deibler s'apprête à monter dans la 2766 R. B. 9, l'auto que lui offrit son père.

André Obrecht (à droite) se maria et fut père d'un bébé.

3 TERRAINS A VENDRE

550 mètres à 4 francs.
420 mètres à 10 francs.
350 mètres à 23 francs.
Site admirable, à 2 minutes gare banlieue. Coteaux en partie boisés. Sol riche et sain. Nombreux trains.
4 ANS de crédit
M. SAIVE, 64, rue Taubout, Paris.

CECI INTERESSE

**TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.**

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 37.201 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professeurs.

Broch. 37.206 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 37.212 : Carrières administratives.

Broch. 37.218 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 37.224 : Emplois réservés.

Broch. 37.230 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 37.236 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 37.242 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 37.248 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 37.254 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 37.260 : Marine marchande.

Broch. 37.266 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 37.272 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs).

Broch. 37.278 : Métiers de la Couture, de la Mode, de la Coupe et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retocheuse, couturière modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professeurs).

Broch. 37.284 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; élocution usuelle ; secrétariats.

Broch. 37.290 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 37.295 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

UN NEZ PARFAIT EST CHOSE FACILE A OBTENIR.

Le modèle TRADOS N° 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgraciés. C'est le seul dispositif breveté, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Demandez une notice explicative, qui vous dira comment obtenir un nez parfait, ainsi que des attestations.

M. TRILETY, Spécialiste, Dépt F. 359, Rex House, 45, Hatton Garden, LONDRES, E. C. 1.

UNE DAME A MAIGRI

vite et sans danger de 8 kgs en un mois sans rien absorber. Elle offre gratuitement son procédé médical facile à suivre en secret pour maigrir entièrement ou amincir à volonté telle partie du visage ou du corps. Beaux résultats dès la 1^{re} semaine. Ecrivez-moi dès aujourd'hui en citant ce journal. Rep. sous pli fermé disc. et grat. Mme Mirande, 75, r. La Fayette, Paris.

UNE BRILLANTE SITUATION s'offre à vous par

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS

32, RUE S^t-MARC 1^{er} BUREAU, PARIS-2^e

en suivant son enseignement par correspondance, échelonné à votre gré sur 3, 5, 8 ou 10 mois, ce qui vous permettra d'accéder rapidement à une carrière nouvelle présentant de nombreux débouchés.

Renseignements gratuits sur demande sans engagement de votre part.

Avez-vous lu VOL de NUIT ?

MONTRE-BRIQUET
estampillé
semi-automatique
garanti 10 ans
même mod. sans montre
Envoi contre rembourse. 10^f
Fabr. E. V. LYNDIA, MORTEAU
près Besançon
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

MONTRE-BRACELET POUR HOMMES

Marque UTILIA
en PLAQUÉ OR LAMINÉ
Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet
Garantie 5 Ans



Indispensable à tous SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTREMAÎTRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.
PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la MONTRE-BRACELET un SUPERBE STYLO-MINE en Argent Système Breveté Indétrépassable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE
Veuillez m'adresser le BRACELET-MONTRE en PLAQUÉ OR LAMINÉ avec sa prime au prix de 295 frs que je paierai à raison de 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'expédition.

Nom et prénoms : _____
Rue : _____
Ville : _____
Département : _____

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à
L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X^e

LE CHRONOMÈTRE "UTILIA"

vous fera le Maître de l'heure
et vous aurez à la fois un Chronomètre de haute précision et un bijou d'une élégance supérieure.

Boîtier en PLAQUÉ OR, Forme extra-plate

Invariable
Garanti 5 ans

15 à 16 MOIS DE CRÉDIT
20 fr. par mois

PRIME GRATUITE
Une CHAÎNE en PLAQUÉ OR Fixe

Son MOUVEMENT
Avec échappement à ancre, ligne droite, double plateau, levées visibles et ellipses en rubis empierré de 15 rubis fins, balancier compensateur, véritable Spiral Bréguet, donne un réglage de haute précision insensible aux changements de position et aux variations de température. Il est accompagné de son Bulletin de Marche et de Réglage garanti et sort d'une des PREMIÈRES Manufactures d'Horlogeries Spécialisées.

Son BOÎTIER
n'est pas en Acier qui blanchit et qui rouille. Il n'est pas en Argent qui jaunit et noircit. Il n'est pas en Or, car, en prix abordables, il serait trop mince, trop faible et incapable de se maintenir intact durant des années et en boîte solide et massive, il serait d'un prix trop élevé. INALTÉRABLE comme l'OR, aussi résistant qu'une boîte d'or de 1500 frs, il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'Or pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en PLAQUÉ OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2fr.50 le gramme, c'est-à-dire 10 FOIS PLUS que l'ARGENT.

Livraison immédiate aux conditions du Bulletin ci-dessous

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné déclare acheter un CHRONOMÈTRE "UTILIA", boîtier PLAQUÉ OR laminé, au prix de 315 frs que je paierai 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 295 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'expédition. Cette commande me donne droit à la Prime gratuite d'une CHAÎNE en plaqué or.

Nom et prénoms : _____
Rue : _____
Ville : _____
Département : _____

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à
L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X^e

A VOTRE POIGNET

CE CHRONOGRAPHE
vous donne l'heure exacte et vous permet de prendre les temps au 1/5^e de sec. ainsi que la vitesse en auto, gar. 10 ans.
Av. mouvem. antimagnétique. 36.
Modèle de poche. 35. Env. c. remb.
Fabr. E. T. LYNDIA, Morteau, près Besançon.
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

Vente directe du fabricant aux particuliers

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633



SANS RIEN VERSER D'AVANCE
Vous pouvez avoir pour 40 FRS PAR MOIS
CHRONOMÈTRE "CO-RE" DOUBLE BOÎTIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.
PLAQUÉ OR INALTÉRABLE
Livrée avec sa chaîne en plaqué or 480.
au prix de...
Catalogue Général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

LA CHANCE
VOUS SERA RENDUE, VOUS SAUREZ LA VÉRITÉ
Horoscope gratuit

Si vous avez des peines, des soucis, des difficultés à surmonter, de graves décisions à prendre, si la malchance vous poursuit : demandez votre Horoscope gratuit au Professeur DJEMARO, Astrologue scientifique, de réputation mondiale, qui doit sa renommée, non seulement à la précision de ses travaux, mais au merveilleux don de double vue qui lui permet de lire dans la vie de ses consultants comme dans un livre et aussi à la découverte d'un miraculeux talisman en métal radio-actif qui procure la chance et l'audace en toutes choses.

Profitez de son séjour en France pour lui demander la vérité. Il deviendra votre guide averti : vous trouverez en lui un appui moral, mieux, un ami sincère et dévoué qui vous dira le passé, le présent, vous dévoilera l'avenir et grâce auquel vous trouverez le moyen d'améliorer votre situation et de réussir. Bonheur et prospérité remplaceront désormais les déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez-lui très lisiblement votre DATE DE NAISSANCE très exacte, votre adresse, vos nom, prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle) et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais de port et d'écriture.

Professeur DJEMARO, service V.H., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).



trouvez le moyen d'améliorer votre situation et de réussir. Bonheur et prospérité remplaceront désormais les déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez-lui très lisiblement votre DATE DE NAISSANCE très exacte, votre adresse, vos nom, prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle) et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais de port et d'écriture.

Professeur DJEMARO, service V.H., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

trouvez le moyen d'améliorer votre situation et de réussir. Bonheur et prospérité remplaceront désormais les déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez-lui très lisiblement votre DATE DE NAISSANCE très exacte, votre adresse, vos nom, prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle) et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais de port et d'écriture.

Professeur DJEMARO, service V.H., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

HAUTLESMAINS!

Etui à cigarettes forme browning s'ouvre en pressant la gâchette
1..... 10 frs — 4..... 35 frs
Envoi contre remboursement
NIVELON, P. R. Bureau 50, Paris

CHIENS TOUTES RACES
POLICE, CHASSE, GARDE-LUXE avec pedigree et garanties.
Expéditions tous pays
CHENIL BERGER POLICIER
MONTREUIL (Seine) — Téléphone 225
Succursale : 14, Rue Saint-Roch — PARIS

J'AI MAIGRI

en 6 jours de 3 kilos, sans rien avaler et sans aucun danger. J'offre en reconnaissance de donner gratuitement ma miraculeuse recette facile à faire vous-même pour maigrir en secret. Entièrement pour être mince et distinguée ou à volonté d'une partie du visage ou du corps. Ecrivez-moi confidentiellement en citant ce journal, réponse discrète (joindre un timbre).
STELLA GOLDEN, 47, boulevard de la Chapelle, 47, Paris-10^e.

30 "SPORTIFS"

Cette montre élégante vous permet d'avoir l'heure exacte et de prendre les temps au 1/5^e de seconde. **PRIME** à tout acheteur. **SUPERBE BRIQUET** semi-automatique. Bracelet-montre Homme ou Dame, ARGENT ou PLAQUÉ OR 301.
Avec spirale chronométrique 35 fr.
Envoi contre remboursement, échange admis
Fabr. E. T. LYNDIA, Morteau, près Besançon.
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 3^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste Blanqui, Paris, qui a fait vous-même gratuitement sa recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

PROCHAIN CONCOURS

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

AVIS

Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

GRAND CONCOURS

2000 PHONOS ou T. S. F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rebis ci-dessous et se conformant à nos conditions.

Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu.

Réponse : _____

Envoyez votre réponse en découplant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et^e VIVAPHONE (Serv. Concours 269), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

Envoyez votre réponse en découplant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et^e VIVAPHONE (Serv. Concours 269), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

Envoyez votre réponse en découplant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et^e VIVAPHONE (Serv. Concours 269), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

9 frs BONNE MONTRE

h. lumin., ver. et mouv. incas. av. sa jol. chaîne gar. 6 a. 9 frs
chron. a. magnét. 14 frs
bracelet cad. lum. 14 frs
bracelet dame plaqué or ou argent. 25 frs

Envoi contre rembours. Echange permis.
Fabr. EU KOMLOR, Morteau, près Besançon.
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sex. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

Chez Soi écritures faciles, sérieuses, lucratives. ARNAUD, à St-Laurent-d'Oingt (Rhône).

FABRIQUE D'ACCORDEONS

Fçois DEDENIS
BRIVE (Corrèze)
Fondée en 1887
Catalogue illustré 1 fr.
Réparat. Grande baisse de prix.

UNE VOYANTE CÉLÈBRE

vous dira si vos desirs se réaliseront, ce que vous devez faire pour réussir. Conseils infailibles pour amour, mariage, santé, affaires, ennuis. Ecrire à Mme AS. BUICK, 11, rue Sauval, Paris (1^{er}), avec votre date naissance et 5 francs pour frais.

M^{me} LEBERTON

TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.
De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

Mlle BLANCHE MYRT

Extraordinaire Voyante aveugle
12, quai des Célestins (1^{er} esc. à gauche, 2^e étage). Consultations depuis 25 fr., 10 à 18 heures, sauf mardis. Vos affaires, vos santés, vos amours.

M^{me} de THELES

CÉLÈBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j., lun. exc. 74, r. Lourmel, 4^e et à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

VOYANTE

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

MARTHA MARY

VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensée. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 fr. 50. 70, r. Pixérécourt (20^e) 5^e et Mét. : PL des Fêtes

HOROSCOPE

complet sur l'AVENIR, par le célèbre Professeur astrologue A. FROMENT (Boîte postale 33), rue Victor-Hugo, Vienne (Isère). Env. date naissance, 5 questions et 10 francs.

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 181

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

14 Avril 1932

DÉTECTIVE

LES POURVOYEURS



C'est le marchandage d'un jeune homme — peut-être d'un enfant — que ces ombres inquiétantes débattent dans ce passage sordide.

(Lire, pages 4 et 5, les révélations de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE | Les crimes politiques, par Jean Montigny, député de la Sarthe. — On ne badine pas..., par Louis Latzarus. — Le réveil de la brute, par E. Gangloff. — Marchands de cadavres, par F. Dupin. — Les kidnappeurs, par M. Larique. — L'escroc des dévotes, par Luc Dornain.